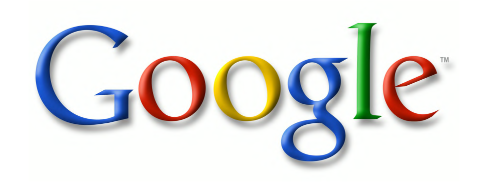




Adenas





CLÉOMADÈS,

CLÉOMADÈS,

CONTE

TRADUIT EN VERS FRANÇAIS MODERNES, DU VIEUX LANGAGE, D'ADENES LE ROY, CONTEMPORAIN DE CHAUCER.

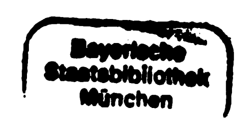
PAR LE CHEVALIER DE CHATELAIN,

TRADUCTEUR DES CONTES DE CANTORBERY.

> " Si Peau d'âne m'était conté
> J'y prendrais un plaifir extrême."
> LA FONTAINE.



LONDON:
BASIL MONTAGU PICKERING,
196, PICCADILLY.
1859.





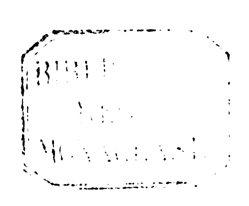


TABLE DES MATIÈRES.



PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

" Chaucer a eu le ſort de tous les écrivains qui ont montré du génie dans les premiers temps de la renaiſſance des lettres. On l'admire et on le loue beaucoup ; mais on le lit peu."
SUARD, *Biographie Univerſelle*, *Article* Chaucer.

" And after wil I ſpeke of Algarſif,
How that he wan Theodora to his wife,
For whom ful ofte in grete peril he was,
Ne had he ben holpen by the hors of Bras."
The Squyeres Tale.

PRES avoir traduit les Contes de Cantorbéry de Chaucer, nous avons été comme tant d'autres à la recherche de l'Inconnu, — c'eſt-à-dire, de l'auteur où Chaucer a puiſé le ſujet du Conte de l'Ecuyer ; et nous rappelant ce précepte d'un divine eſſence :

" Frappez, il vous ſera ouvert ! "

Nous avons été frapper à bien des portes avant d'arriver à celle qui devait nous conduire à la découverte déſirée.

A toute perſonne qui veut être éclairée, nous ne penſons pas qu'il puiſſe reſter, après la lecture du Cléomadès, le moindre doute que ce roman n'ait été connu de Chaucer, et que le grand poète n'ait baſé la partie merveilleuſe du Conte de l'Ecuyer ſur le dit roman.

Nous avons à dire à ceux qui nous font l'honneur de nous lire ce que fut Adénès.

Adam ou Adénès Le Roy, c'eſt-à-dire le Roy, parcequ'il fut le Roi des Ménestrels du Duc de Brabant, était originaire du Brabant, et naquit, dans la première moitié du XIIIeme ſiècle, de parents pauvres.

Dans le manuſcrit de Cléomadès qui ſe trouve à la bibliothèque de l'Arſenal de Paris, No. 75, folio 72, Adénès dit de lui-même :

> " Meneſtrex au bon Duc Henri
> Fui : cil m'aleva et norri
> Et me fiſt mon meſtier aprendre."

Henry III. gouverna le duché de Brabant depuis 1248 juſqu'à 1261, époque de ſa mort ; Adénès fut conſtamment avec lui.

Le Comte de Flandres Gui, fils aîné et ſucceſſeur de Guillaume de Dampierre, attacha Adénès à ſa perſonne, et de 1270 à 1271 il fut en Italie avec le Comte de Flandre, dont il ne quitta plus la maiſon juſqu'en 1296.

Adénès eſt auteur de quatre romans :

Les Enfances d'Ogier,
Berte aus grans piés,
Bueves de Comarchis,
Cléomadès.

Le ſujet de Cléomadès eſt emprunté aux traditions Eſpagnoles ou Maureſques. La littérature françaiſe ne s'en fut ſans doute jamais enrichie, ſans le long ſéjour que fit en Caſtille Blanche de France, fille de St. Louis. Cette princeſſe avait épouſé en 1269 Ferdinand de la Cerda, Infant de Caſtille. Elle perdit ſon époux en 1275, et l'année ſuivante revint à la cour de ſa belle ſœur, la Reine Marie de Brabant. Une curieuſe miniature, placée dans le beau Manuſcrit de l'Arſenal en tête du Cléomadès, repréſente la Reine de France couchée ſur un lit de parade, la tête appuyée ſur la main gauche, et tenant dans ſa main droite une fleur. Sa robe eſt entièrement couverte des armoiries de *France parti de Brabant*. A côté d'elles aſſiſes ſur de riches couſſins on remarque deux Princeſſes, l'une portant les couleurs de l'Artois, c'eſt Mahaut, fille de Robert II, Comte d'Artois ; l'autre eſt vêtue d'une robe aux armes de *France parti de Caſtille :* c'eſt la veuve de Ferdinand de la Cerda. Le geſte de ſa main indique qu'elle parle ; la Reine et Mahaut d'Artois lui prêtent

une oreille attentive ; cependant qu'Adénès reconnaiſſable à la couronne qui orne ſon front (le Roi des Méneſtrels portait une couronne ſemblable à celle du Roi, Comte ou Duc auquel il devait ſa magiſtrature), et au rebec poſé ſur ſes genoux, ne ſemble pas perdre un ſeul mot du récit de la Princeſſe. Cette miniature executée ſous la direction du méneſtrel, ſuffirait pour faire connaître la deſtination du poème. Adénès admis à l'honneur d'entendre l'hiſtoire de Cléomadès, aura reçu l'ordre, ou obtenu la permiſſion de la reproduire en vers français. C'eſt là d'ailleurs ce qu'il apprend au lecteur dès les premiers vers, oyez plutôt :

Ou nom de Dieu le créatour,
Qui nous doinſt par ſa grant douçour
Que les ames li puiſſons rendre,
Vorrai à rimoier entendre . . . .
Moult eſt l'eſtoire de grant pris
Et à oïr moult gracieuſe ;
Tant eſt diverſe et merveilleuſe
Que je croi c'onques nus n'oi
Si diverſe comme ceſti . . . .
Mais ce me fait reconforter
Que me daignerent commander
Que je ceſte eſtoire entendiſſe
Et à rimer l'entrepréiſe,
Dui dames en cui maint la fleur
De ſens, de biauté, de valour.
Leur non ne veuil en apert dire ;
Car leur pais aime, et dout leur ire.

Mais s'empreſſe d'ajouter le poète courtiſan, "j'avertis ceux qui ſeront trop curieux d'apprendre ces noms que ne veux dire que *couvertement*, car je mourrais plutôt que de faire ou dire quelque choſe qui ne leur fut agréable, que vers la fin de mon livre j'ai l'intention de les ſatisfaire." En effet dans un acroſtiche Adénès choiſit pour les initiales de trente-quatre vers les lettres qui forment ces mots :

LA ROYSNE DE FRANCE MARIE;
MADAME BLANCHE.

Le point et virgule remplacés par la lettre N. Voici ces vers curieux :

L es dames qui ce me contèrent
A faire c'eſt livre monſtrèrent
R oyaume leur humilité,
O r me doinſt Diex que à leur gré
Y aie ma paine emploié
S e li pri qu'il m'y aïe (aide);
N ommer les vueil, qu'en convent l'ai
E n c'eſt livre, et je le ferai.
D ont me convient bien aviſer
E n ce que l'on ne puiſt trouver
F our ne me voie qui enſeigne
R ien nule qui leur nous enſeigne
A ceux qui querre les voudront,
N e dont riens jà n'en trouveront
C hoſe eſcripte n'en eſt pas ſoigne,
E n quoi l'on me truiſt en mençoigne (menſonge)

M ès en vérité la plaiſant.
A ce fait bon eſtre entendant ;
R iens ne vaut choſe mençoignable,
J e me tiens à la véritable.
E Diex ! donnez-moi ſens par quoi
Nommer les puiſſe ſi com doi.
M aintenant, ſe Diex me conſſaut,
A i nommée une qui mult vaut,
D ont me convient l'autre nommer.
A Diex tant parfont à amer,
M ult eſt cheſcune bonne et ſage
E n fais, en dis et en uſage.
B ien doivent à Dieu obéir
L iement, et cuer et cors offrir.
A dès moutiplieront en bien ;
N e croi qu'en ele faille rien
C el don leur donna Diex ſans doute :
H aïr leur fiſt mauveſtié toute.
E n leur cuer miſt ainſi le croi,
Amour pour lui amer en foi
Nommées les ai, ce ſachiez,
Ne cuit pas qu'entendu l'aïez
Ne je ne quier, ne ne l'voudroie.

Le préambule d'Adénès et l'acroſtiche que nous venons de reproduire ont fait croire à pluſieurs critiques, et notamment à Meſſieurs Van Praet et Achille Jubinal que la Reine Marie ſe mêlait de poëſie, et pouvait revendiquer une partie des ouvrages d'Adénès. Nous nous rangeons pour notre part à l'opinion de M. Paulin Paris, qui regarde cette ſuppoſition comme entièrement dénuée de fondement. Les vers

d'Adénès, poète auffi fcandaleufement courtifan que le fut depuis Boileau au vis à vis de Louis XIV. qu'il comparait au foleil, ne prouvent d'une part que l'exceffive baffeffe de l'homme, et de l'autre part que la bienveillance particulière de Marie de Brabant pour la perfonne de l'être rampant qui l'adulait, elle . . . . . et tout ce qui était pouvoir et richeffe ; car felon l'opinion d'Adénès *le devoir des hérauts et des ménef-trels était de fermer les yeux fur les vices et les actions honteufes*, et de ne proclamer que les nobles fentiments, les faits héroïques *des Grands dont ils fuivaient la fortune.*

Dans Bueves de Comarchis (voir le Manufcrit de l'Arfenal, No. 175, folio 179) Adénès formule ainfi cette penfée :

> De cele volonté jà ne me partirai,
> Se Dieu plaift et fes fains, tant com je viverai ;
> Ce eft que des preudoms volentiers parlerai,
> Se d'aus fai aucun bien je le recorderai,
> Se de nului fai mal, treftout coi m'en tairai.
> Ainfi le doit on faire, et ainfi le ferai.

Quel contrafte entre le caractère fi avili du Méneftrel français et celui de Chaucer portant auffi haut fon génie que fa dignité d'homme.

Le Manufcrit de Cléomadès, une des richeffes de la Bibliothèque de l'Arfenal eft dédié par Adénès à Robert Comte d'Artois dans les vers fuivants :

A noble comte preu et ſage
D'artois, qui a mis ſon uſage
En Dieu honorer et ſervir,
Envoi mon livre por oïr
Comment il eſt fais et dictés.
Or, veuille Diex que il ſoit tés (tel)
Que li cuens (le Comte) le recoive en gré
Et lui doinſt (donne) par ſa grent bonté
Honnor d'armes, et d'amor joie.
Si m'ait (m'aide) Diex ! je le verroie.
Ainſi ſoit-il que je l'ai dit !
Amen, amen, *et explicit.*

Cléomadès qui ſe compoſe de dix-neuf mille vers octo-ſyllabiques, eſt un roman chargé d'incidents. De nos jours ce roman eſt à peu près illiſible, l'intérêt y étant trop éparpillé pour pouvoir capter la curioſité.

La verſion que nous publions aujourd'hui contient la fable principale, déſentourée de toutes les divagations qui la déparent. Dans notre narration nous avons fait remarquer en courant les paſſages qui, ſelon nous, prouvent que Chaucer connaiſſait Cléomadès, et nous ajouterons ici les autres romans d'Adénès, car l'un d'eux, "Berte aus grans piés," a un préambule qui reſſemble entièrement aux premiers vers du prologue des Contes de Cantorbéry. Au lieu de ſe rendre à Cantorbéry le méneſtrel français ſe rend à St. Denys, et c'eſt :

" A l'iſſue d'Avril, un tans dous et joli,
Que herbelettes poignent et pré ſont raverdi,
A Paris la cité eſtoie un venredi.
Pour ce qu'il eſt divenres, en mon cœur m'aſſenti
Qu'à St. Denis iroie pour prier Dieu merci."
(*Li Romans de Berte aus grans piés.*)

" Whan that Aprille with his ſchowres ſwoote
The drought of Marche hath perced to the roote,
And bathud every veyne in ſwich licour
Of which vertue engendred is the flour."
(*Prologue de* CHAUCER)

Du reſte entre Adénès et Chaucer il y a toute la diſtance qui ſépare l'indépendance de la ſervilité, le Génie de l'agréable diſeur de gentils riens, habillés avec art. Molière diſait avec raiſon un jour où on l'accuſait d'avoir emprunté à une légende artéſienne, ſi je ne me trompe, ſon *Médecin malgré lui :* " Je prends mon bien partout où je le trouve." Molière était dans ſon droit, mais il y eut été bien mieux encore, s'il eut indiqué la ſource où il puiſait ; et Chaucer, qui rendait Griſildis à Pétrarque, eut bien mieux fait de rendre à Adénès les faits et geſtes du cheval offert à Cambynſkan.

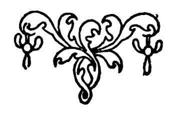
Nous ne ſommes pas arrivé tout ſeul et ſans de longues études et recherches à la trouvaille que nous dénonçons *urbi et orbi ;* nous avons des remerciements à faire principalement à Mr. le

Baron Pichon, à M^{r}. Garcin de Taſſy de l'Inſtitut de France, et aux excellents articles de Meſſieurs Paulin Paris, Arthur Dinaux, Achille Jubinal, etc. etc.

Quand nous avons eu le flair d'Adénès à la ſuite de Chaucer que nous croyons bien connaître, et que nous aimons comme un ami d'enfance, nous avons conſulté nombre d'ouvrages des auteurs français contemporains de Chaucer; aux vivants et aux morts qui nous ont aidé à trouver le mot d'une énigme que n'avait pu deviner Milton, nos remerciements ſont acquis.

Nous avons dit!

LE CHEVALIER DE CHATELAIN.





CLÉOMADÈS.

A MON AMI LEOPOLD WRAY.

AMI, tu veux que je te conte
D'Adénès Le Roy le beau conte,
A ton défir fur le champ je fouf-
cris,
Et fans plus tarder je traduis
Du Roi des Méneftrels la gracieufe hiftoire,
Que Chaucer aimait fort, du moins je dois le croire,
Car il parait prefque certain
Que le fameux cheval d'airain
Qui du Roi Cambynfkan fut un jour la merveille,
Et qui fe montait par l'oreille,
Fut quelque peu parent de ce cheval de bois
D'ébène,
Que le boffu Croppart le plus boffu des Rois,
Un jour donna comme une aubaine
Au Roi Marchabias
Pour obtenir de lui jeune objet plein d'appas,
Qu'il n'obtint pas; . . . mais n'anticipons pas.
Si de Chaucer l'aimable plume

Eut de ſon *Ecuyer* mis à fin le volume,
Nous laiſſerions en paix dormir Cléomadès;
Mais en reſſuſcitant le héros d'Adénès,
Notre projet n'eſt pas de conter un grimoire,
Mais, d'éclaircir un point d'hiſtoire,
A ſavoir ſi le grand Chaucer
N'a point dans Adénès, méneſtrel d'outre mer,
De ſon cheval d'airain pris ſinon la monture,
Au moins les facultés, la forme et la nature.

Mais mettant de côté de plus amples diſcours,
J'entre dans mon ſujet, en jetant à rebours
Un coup d'œil pour poſer ma ſcène,
Et des faits accomplis remonter à la chaîne.

Adonc dans ces temps là, dans ces temps d'autrefois
Il était une jeune et très riche Princeſſe
Que l'on nommait Eſtrive, et dont la gentilleſſe
Ne le cédait qu'à la nobleſſe;
Elle était ſeule enfant d'une ſuite de Rois,
Elle régnait ſur l'Eſpagne, et Séville
Etait ſa capitale—une fameuſe ville!
Cette princeſſe aimait mieux que tout—la valeur,
A telle enſeigne
Qu'elle avait accordé ſon cœur
Au beau Marchabias, héritier de Sardaigne,
Parce qu'il avait eu l'indicible bonheur
Dans un tournoi de montrer ſon courage.
Il avait en effet fait perdre les arçons
Au redoutable Aſtur, et ſans trop de façons
L'avait forcé de faire hommage,
Et cela non pas à demi,
De ſon grand fief des Aſturies

A la Reine, ſans veſpéries ;
Et qui mieux eſt d'Aſtur s'était fait un ami.
Si bien que l'on conçoit qu'Eſtrive
A lui donner la main n'avait été rétive.

Ne vous étonnez pas qu'à la fin de quatre ans
Les deux époux amants euſſent jà quatre enfants ;
Quand je dis quatre enfants ! . . . ça n'eſt pas l'étiquette !
D'une Reine jamais il ne naît un enfant ;
Un enfant ! . . . c'eſt trop peuple, et c'eſt par trop griſette !
Entre époux Rois le fruit d'une intime cauſette
En Eſpagne, c'eſt un Infant,
Ou bien, ſelon le ſexe, et point ici n'invente
Une Infante.
Partout ailleurs, oui partout dans les cours
Le produit de légitimes amours
N'étant pas des enfants, diſons que trois Princeſſes
De leur maman ayant en petit les appas,
Et de plus un beau Prince amenèrent lieſſes
Dans la cour de Marchabias.
Soliadis, Hélior et Maxime,
Des filles voilà les trois noms,
Ou ſi mieux aimez les prénoms ;
Maxime était, dit-on, de beauté belliſſime,
Et dans le monde un jour devait faire florès.
Le Prince fut nommé le beau Cléomadès.

Dès que Cléomadès de la première enfance
Eut laiſſé les jours à diſtance,
Le Roi lui choiſit un mentor
Auquel il donna beaucoup d'or,

Encore bien qu'il fut un ſage,
Pour piloter le Prince avĕc plus d'avantage
A travers les pays divers
De l'univers.
Cléomadès d'abord fut viſiter la Grèce,
Terre de l'héroïſme et terre des beaux arts,
Premier berceau de l'antique ſageſſe
Que profeſſaient de ſublimes vieillards.
Puis il s'en fut en Allemagne
Pour s'exercer dans les tournois,
L'Allemagne étant autrefois
Pour les tournois un pays de cocagne.
Puis de ces magnifiques jeux
Etant ſorti victorieux,
Il s'en fut galamment en France
Se frôler à cette élégance
A l'eſprit qui ne laiſſe un pli,
Et qui vous rend gentilhomme accompli.
De la France il penſait pourſuivre ſon voyage
Juſques en Italie au ſi charmant langage,
Au climat ſi délicieux,
Lorſque de ſes parents il reçut un meſſage
Le rappelant pour quelque temps près d'eux,
Afin qu'il put, comme c'était l'uſage,
De ſes ſœurs aſſiſter au triple mariage.

Il eſt un vieux dicton
Qui n'eſt pas trop poli, qui n'eſt pas trop bon ton,
Et qui s'exprime ainſi : "Mauvaiſe herbe croît vite !"
Or les Princeſſes ont croiſſance ſi ſubite
Qu'on les marie à dix-ſept ans
A des Princes de Pruſſe,
Ou bien à quelque vilain Ruſſe,

Quand elles ſont encore à peu près des enfants.
Cette mode de vendre
Jeune Princeſſe en un âge auſſi tendre,
Eſt une mode affreuſe, eſt une offenſe à Dieu,
C'eſt en un mot mode de mauvais lieu,
Qui ne devrait fleurir qu'aux bouges d'une ville:
C'était alors la mode au palais de Séville,
Ce qui fait que trois prétendants
Etaient venus épouſer trois enfants.
Ces trois futurs époux avaient un grand royaume
Chacun, et n'étaient pas certes nés ſous le chaume.
C'étaient auſſi de très grands clercs pardieu!
En ſcience d'aſtronomie,
Et de négromancie et voire en alchimie,
Qui du démon ſavaient tous trois le jeu.
L'un était Roi de Barbarie,
Et ſe nommait Mélicandus,
L'autre Roi d'Arménie avait nom, par Phœbus!
Bardigans; l'autre enfin était Roi de Hongrie,
Et s'appelait Croppart; ajoutons qu'il était
Fort laid,
Qui plus eſt fort boſſu; qu'il mentait, c'eſt notoire,
Comme arracheur de dents, et de plus qu'il avait
L'âme abominablement noire.

Ces trois Rois étaient convenus
De ſe rendre enſemble à Séville,
D'apporter avec eux, ce n'était difficile,
Car ils étaient tous trois riches comme Créſus,
Un ſuperbe préſent qui leur rendrait facile,
Le moyen de clamer un don,
Et d'être ſûrs d'obtenir ce guerdon.
Tous les trois ſont reçus par le Roi, par la Reine,

Avec éclat, et grande mife en fcène,
Dans la falle du trône, ainfi que c'était l'us.
Alors le Roi Mélicandus
Préfente aux fouverains un homme, un petit homme
Non pas de chair et d'os, mais de l'or le plus pur,
Et qui la nuit, le jour, dans l'éveil ou le fomme
Etait le gardien le plus fûr,
Et le plus excentrique;
Car il tenait en mains une trompe magique,
D'or pur également, et faite avec tant d'art
Que fi la trahifon d'un mille à l'étendue
Se tramait au palais, fe tramait dans la rue,
N'importe où, quelque part,
Il l'embouchait foudain, et d'un fon fantaftique
Terrible, aigu, dans ce moment critique
Faifait au loin gémir l'écho
De manière à donner l'alarme *fubito.*

Bardigans à la Reine offrit une géline
Avec fix petits pouffins d'or.
Il les dépofe à terre; eux prenant leur effor
Se mettent à courir d'une façon lutine,
Tandis que la géline, a, d'un air fanfaron,
Volé fur les genoux de la Reine furprife,
Puis caquetant pond une perle exquife
En fon giron.
" Tous les trois jours," a dit Bardigans à la Reine,
" C'eft ainfi qu'elle pond, augufte fouveraine!"

On admire ces dons, et la fplendeur et l'art
Mirobolant de leur ftructure;
S'avance alors le vilain Roi Croppart.
Ce Roi boffu de fa nature,

De bois préſente un grand cheval
Richement harnaché, mais n'ayant d'aventure
Pour ornement à ſon frontal
Que chevilles d'acier, qu'oreilles de métal.
" Roi !" dit Croppart d'une voix grêle,
" Avec ce cheval-manivelle
On peut s'élever dans les airs
Et traverſer les vaſtes mers,
Et faire en tournant les chevilles
Par heure au moins trois fois cinquante milles."

Sur parole on crut le Croppart,
On ſavait qu'en négromancie
Comme Mélicandus il avait primatie,
Et qu'il était adepte du grand art.

Marchabias et ſon Eſtrive
Etaient des ſouverains très grands, très généreux,
Leur reconnaiſſance fut vive
En recevant préſents ſi merveilleux,
Si qu'à leur tour aux trois Rois ils offrirent
Ce qui pouvait leur convenir le mieux.

Les trois Rois, trois finots, ce moment le ſaiſirent
Pour requérir un don de la Reine et du Roi ;
Ceux-ci devinant le pourquoi
Du don requis, auſſitôt l'octroyèrent,
Si que les trois Rois demandèrent
Des belles Princeſſes la main
Soudain.
Or il eſt bon ici de dire
Que les deux premiers Rois étant jolis garçons,

Ayant de la tournure, et de bonnes façons,
Ce n'était du tout un martyre
Ni pour Soliadis, ni dà pour Hélior
Que de les épouser, car ils avaient de l'or,
De la beauté, de la jeunesse,
Outre un très grand fond de tendresse.
Aussi de chaque sœur
Fut très charmé le cœur.
Mais la plus jeune sœur Maxime
Qu'on appelait la bellissime,
Courut toute éperdue, et les yeux pleins de pleurs,
Dans les bras de sa mère épancher ses douleurs,
C'est que la jeune fille aussi trouvant atroce
Le Croppart, ne voulait pas donner dans la bosse,
Et risquer à le voir chaque jour de trop près.
Alors Maxime dit: "Si ne peut rien ma mère,
Vu le don octroyé,—Vous pouvez tout, mon frère,
Car vous, vous n'avez rien promis, Cléomadès,
Sinon toujours de me défendre,"
Ajouta-t-elle d'un air tendre,
"Adonc délivrez-moi de cet affreux Croppart,
Ou donnez-moi la mort par grâce, sans retard."

Cléomadès aimait beaucoup Maxime,
Non parce qu'elle était belle comme le jour,
Qu'elle avait de l'esprit, qu'elle était faite au tour,
Qu'à tous elle inspirait l'estime,
Mais parce qu'elle avait cette charmante sœur
Outre bien des talents, bon cœur.
Notez qu'elle brodait comme brodent les fées,
Qu'elle provoquait par bouffées
Le rire, alors qu'elle contait,
Et que de plus elle chantait

A ravir, ainſi que les merles,
Les notes de ſa voix étant autant de perles.

Adonc Cléomadès à l'appel de ſa ſœur
Répond, et dit au Roi ſon père,
Que de Maxime étant le défenſeur
Il s'oppoſe à l'hymen qu'ainſi l'on voudrait faire,
Qui de ſa jeune ſœur n'eſt pas du tout l'affaire.
" Le don eſt octroyé!" s'écrie alors Croppart,
" Mes droits ſont reconnus."—D'un ſuperbe regard
Le toiſant tout à coup, Cléomadès terrible
Dit: " Cet hymen n'eſt pas poſſible.
Bardigans et Mélicandus
Par l'effet de leurs dons, auſſi de leurs vertus,
Sont tous les deux dignes de l'alliance
Que dans peu nous verrons ſe conclure, je penſe;
Mais vous, le plus boſſu des Rois,
Vous prétendez avoir des droits
Par le don fort problématique
De ce vilain cheval de bois
Qui vous a fait blaguer une fable excentrique?
Nous déclinons de croire à ſon pouvoir magique.
Allez ailleurs chercher joli minois,
Vous n'aurez pas ma ſœur... bernique!"

A ce diſcours brutal l'aſtucieux Croppart
Du fier Cléomadès détournant ſon œil louche,
Sans s'émouvoir, loin de prendre la mouche,
Lui répondit d'un air cafard:
" De mon cheval, Seigneur, daignez faire l'épreuve,
Et vous aurez bientôt la preuve
Que ne vous ai trompé; je vous donne ma foi
Que mon cheval de bois eſt de très bon aloi."

" Oui, je l'éprouverai ton cheval tout-à-l'heure,"
A dit le Prince, " et que je meure !
Si l'on me trompe impunément."

Le Croppart fait incontinent
(Riant dans ſa barbe le drôle
De voir Cléomadès ſe livrer ſans contrôle),
Dans le jardin apporter le cheval.
Le petit homme d'or de ſa trompe magique
Tire un ſon aigu, fantaſtique,
Mais il ſe perd ce ſon loyal ;
En vain le petit homme ſonne,
Il n'eſt entendu de perſonne,
Tant de Cléomadès chacun eſt cette fois
Occupé ſeulement. Sur le cheval de bois
S'eſt élancé le Prince en ſon humeur fébrile,
Mais le cheval reſte immobile.
Cléomadès déjà menaçait le Croppart
Quand celui-ci lui dit : " Pour hâter le départ
Ce n'eſt pas difficile, et c'eſt une vétille,
Veuillez bien tourner la cheville
D'acier, que le cheval
Porte au frontal."
Le petit homme d'or lors avec violence
Avec ſa trompe fit un ſon ſtrident, intenſe,
Si que le Roi d'Eſpagne en entendant ce ſon,
Dit à Cléomadès : " Sus ! deſcends, mon garçon !"
Mais il n'était plus temps, la cheville fatale
Ayant tourné, jà le cheval détale,
Plus vite qu'un faucon il monte dans les airs,
Et bientôt diſparait au ſéjour des éclairs.

Le Roi Marchabias, et fon époufe Eftrive,
Indignés, font faifir le vilain Roi Croppart,
Lui faifant voir la mort en perfpective,
S'il ne leur rendait fans retard
Leur fils Cléomadès. " Je n'en fuis pas le maître,"
Avec fang froid répond le traître;
" Votre fils a fait tout le mal,
Il a voulu tout feul diriger le cheval,
Sans prendre le temps d'en connaître
Les refforts,—un point capital!
C'eft donc tant pis pour lui fi fon fort eft fatal."

L'aplomb de ce Croppart, fon impaffible audace,
Sur la Reine et le Roi firent certain effet;
Ils penfent toutefois qu'il eft plus efficace
De garder en prifon ce vilain paltoquet.
Avec égards cependant on le traite,
Une aile du palais fera donc fa retraite.
Leurs Majeftés déclarent aux deux Rois
Qu'ils font les gendres de leur choix,
Mais que dans ce moment ce ferait chofe atroce,
Que de chacun de penfer à la noce;
Le Roi Croppart refterait aux arrêts
Jufqu'à ce que revint Cléomadès.

Chacun des Rois était trop fage
Pour ne pas fe foumettre à la néceffité.
Cependant de vers le nuage
Montait, montait toujours avec rapidité
Le fier Cléomadès, mais jamais fon courage
Ne fut échec et mat en vérité.
Le cheval, c'était un prodige,

S'élevait dans les airs à donner le vertige,
Mais le Prince en ſelle reſtait
Comme s'il était en effet
Sur un fringant courſier, des plaines de la terre
Faiſant voler au loin la blanchâtre pouſſière.
Il conçut l'eſpoir un moment
Qu'après avoir de l'air labouré l'élément,
Ce cheval à la fin reviendrait au lieu même
Où naguère il était; mais avec peine extrême
Il le vit plus encor s'élever dans les airs,
Et traverſer de vaſtes mers;
Il s'apperçut alors qu'il s'éloignait d'Eſpagne.
La nuit enfin lui voila la campagne,
Et tout diſparut à ſes yeux,
Cependant qu'il montait ſans trembler vers les cieux.
Que faire néanmoins quand on n'a rien à faire,
Quand partout il fait noir,
Et qu'on n'a rien à voir,
Que faire hélas! pour ſe diſtraire?
Quand on eſt entre terre et ciel
Penſer eſt aſſez naturel,
Adonc Cléomadès planant ſur l'atmoſphère
Penſa que ſon cheval
Ayant oreilles de métal,
Ça devait être au moins pour quelque choſe,
Car il n'eſt pas d'effet ſans cauſe.
Aux premiers rayons du ſoleil,
Dans chaque oreille il vit une cheville,
Il en chercha le jeu, bref de fil en aiguille,
Il devina tout l'appareil.
Si de droite ou de gauche on tournait la cheville
De l'oreille de droite, auſſitôt le cheval,
Comme un gentil et docile animal,

A droite, à gauche allait ſans la moindre caſtille,
Et ſuivait lors à bonne intention
De celui qu'il portait la réſolution.
De l'oreille gauche au contraire,
Si l'on tournait la cheville—auſſitôt
Le cheval modérait ſon trot,
Et tout doucement vers la terre
Laiſſant tomber ſon vol,
Sans ſecouſſe touchait le ſol.

Dès que Cléomadès eut reconnu l'uſage
Des chevilles d'acier, il tenta l'abordage.
Il ſe trouvait en ce moment
Au-deſſus d'un grand monument
Qui d'un palais énorme
Très ſingulier de forme
Faiſait le complément.
Avec adreſſe alors ſe ſervant des chevilles,
Il dirigea ſon vol vers de belles charmilles
Entourant une haute tour
Qui paraiſſait veiller autour
Des jardins du palais—admirable ſtructure
De fantaſtique architecture
Sur le ſommet de cette tour,
Sans bruit il mit donc pied à terre,
En y laiſſant ſon cheval pour
Aviſer aux moyens de ſe tirer d'affaire.

C'eſt que vous concevez, vieillards et jeunes gens,
Que quoique du cheval très douce fut l'allure,
Cléomadès était fatigué d'aventure :
On ne vit pas de l'air du temps !
Et le jour et la nuit malgré qu'on ait courage,

N'avoir pour appaiſer ſa faim qu'un froid nuage,
Et pour ſe rafraîchir
Que le vent qui vient à fraîchir,
Ça ne vaut pas un bon potage.
Auſſi Cléomadès voyant un eſcalier
Qui du haut de la tour deſcendait au premier,
Le deſcendit bien vite, je vous jure,
Dans l'eſpoir d'y trouver . . . pâture.
Dans un ſalon délicieux
Il s'introduit lui-même,—au milieu d'une table
Etaient des mets à l'odeur délectable,
Des vins de Ténédos, et d'autres crus fameux ;
Cléomadès ſans façon et ſans crainte
Fit honneur au repas, mangea, but plus que pinte,
Et puis après ſe trouva mieux.

Un ſage de bien vieille date
A dit que d'Arlequin l'homme ne vaut la batte
Alors qu'il eſt à jeun, mais qu'il eſt plein d'eſprit
Alors qu'il a bien bu, bien mangé, ... c'eſt écrit !
Cléomadès repu ne connait plus d'obſtacle,
Et ſe met en devoir d'explorer l'habitacle.
Il a franchi le ſeuil de la ſalle à manger
Sans, ma foi, craindre de danger,
Quand un vilain objet à la face velue
Un long géant ſe préſente à ſa vue.
Il était giſant ſur le ſol,
Cuvant ſon vin, ronflant, non certe en mi bémol ;
Il était entouré de ſes brocs, de ſes armes,
Armes en ce moment n'inſpirant pas d'alarmes,
Car ce géant dormait profondément.
Cléomadès lui prend doucettement
Une clé qu'à la main il tenait aſſez ferme,

Puis guignant une porte il l'ouvre et la referme.
Il ſe trouve dans un boudoir,
Ou pour mieux dire en un dortoir,
Où ſur trois lits pareils, dans le printemps de l'âge,
Repoſaient trois beautés au très gentil corſage,
Et dont le vêtement léger
Laiſſait voir ce qu'on cache à l'œil d'un étranger.
Pour être chevalier on n'en n'eſt pas moins homme,
Et de Cléomadès le cœur battit en ſomme:
Mais par bonheur! à temps retrouvant ſa vertu,
Il détourna l'œil impromptu,
S'en fut ouvrir une ſeconde porte,
Et dans une autre chambre arriva de la ſorte.

Cette chambre était un palais
Tout frais
D'une charmante architecture,
Et dont verte était la tenture.
Sur un lit des plus enchanteurs,
Garni de guirlandes de fleurs
Etait une jeune perſonne
D'une beauté divine, et tout à fait mignonne;
Pſyché qui, nous dit-on, elle, était faite au tour
Certes ne parut pas auſſi belle à l'amour
Que cette beauté de province,
Ne le parut aux yeux du Prince.
Il adorait, ſilencieux,
Ce bijou formé par les cieux,
Lorſque près de cette merveille,
S'en vint voltiger une abeille,
Cherchant, c'était bien naturel,
Sur cette bouche demi-cloſe,
Reſſemblant au bouton de roſe

A colliger de quoi former ſon miel.
A cet aſpect notre Prince d'Eſpagne
Battit comme on dit la campagne,
Et chaſſant l'abeille ſoudain,
L'empêcha d'accomplir ſon funeſte deſſein.
Ce combat toutefois entre l'inſecte et l'homme
De la dormeuſe mit tout à coup fin au ſomme;
Elle s'éveille donc et dit :—" Audacieux!
Quel pouvoir inconnu vous amène en ces lieux?
Dans ma chambre à coucher, malgré la ſentinelle
Oſer venir ainſi, c'eſt un peu fort?" fit-elle:
" Si vous n'êtes vraiment le Roi Liopatris
Que pour époux mon père me deſtine,
Vous n'êtes, cher Monſieur, c'eſt ſûr, qu'un mal
appris,
Et malgré votre bonne mine,
Tenez-vous le pour dit,—vous allez être occis!"
Interdit et troublé le Prince
Qui ne craint rien tant qu'on l'évince,
Répond: " Eh! bien oui, je le ſuis
Liopatris!
J'ai voulu pénétrer dans ces lieux, ô Princeſſe!
Et j'y ſuis parvenu, mais à force d'adreſſe,
Je voulais voir avant l'hymen
Une beauté ſans-doute inconnue à l'Eden;
Me retirais charmé, dans le ſilence,
Quand une abeille oubliant tout reſpect,
De s'approcher de vous trop près eut l'impudence,
Moi, je l'avoue, à cet aſpect,
De mon ire, n'ai pas Princeſſe été le maître,
Et quoique maltraité par cet inſecte traître,
Me trouve heureux d'avoir reçu le dard
Dont voulait en partant vous frapper le fuyard!"

Ce difcours il le fit avec tant d'éloquence,
De larmes dans la voix, et tant de pétulance,
Que la Princeffe auffitôt s'adoucit,
Quoique pourtant elle lui dit:
" En vérité je vous pardonne à peine
Cette démarche un peu par trop fans gêne,
Mais comme cependant, elle ne peut, Seigneur,
Porter atteinte à mon honneur,
Quoiqu'elle foit fort indifcrète,
Je confens à refter encore quelque temps
Avec vous faire la caufette . . .
Paffez dans le jardin, ne ferai pas long-temps,
Mais il me faut faire un bout de toilette,
Et mes filles d'honneur que je m'en vais fonner,
Sauront vite me bichonner,
Afin que bientôt je puiffe être
Dans cet état décent où me plais à paraître."

Au jardin de ce pas s'en va Cléomadès,
Cependant que Lyriadès
Et la douce Gayette,
Et la fraîche Florette,
De la Princeffe en entendant la voix,
Se lèvent toutes trois,
Et viennent promptement habiller leur maîtreffe.
Tout en rougiffant la Princeffe
Raconte comme quoi le beau Liopatris
Eft venu fe montrer à fes regards furpris,
Laiffant parfaitement entendre
Que ce futur époux dont le regard eft tendre
Eft un époux qui lui parait charmant.

La Princeſſe habillée au jardin s'en va vite
Avec ſa ſuite ;
Cléomadès éprouve un éblouiſſement
En voyant ſa beauté, car il ne vit vraiment
Dans ſes courſes de par le monde
Rien de plus beau que Claremonde ;
C'eſt là le nom délicieux
Qu'avec une aſſez grande adreſſe
Il a ſu découvrir que portait la Princeſſe.
Il ſait de plus qu'elle a des Rois pour ſes ayeux,
Que de ſon père elle eſt la fille unique,
Que cet honoré père eſt le Roi de Touſcan,
Cornuant de ſon nom, d'humeur aſſez tragique,
Qui l'a promiſe au Roi du pays d'Aſtracan,
Nommé Liopatris. Le Prince ſe reproche
De ce Liopatris de prendre le nom pour
De Claremonde être plus proche :
Mais il faut bien pardonner à l'amour
Ces petites ſupercheries,
Qui ne ſont au total que blanches menteries.

Ma foi, vivent les jeunes gens
Pour ſavoir employer le temps !
Du beau Cléomadès la ſuave éloquence
De la Princeſſe a ſu gagner le cœur,
Et la Princeſſe auſſi, ſans la moindre doutance,
Laiſſe voir dans ſes yeux et dans ſa contenance
Que cet amour pour elle eſt ſource de bonheur.
Lyriadès et Gayette et Florette
Pour laiſſer les amants faire mieux la cauſette
Se lèvent pour cueillir des fleurs
Que la roſée encore imbibait de ſes pleurs.

Cléomadès lui qui connait ſon monde,
Profite du moment pour faire à Claremonde
Le ſerment de l'aimer toujours,
Et ſe jette à ſes pieds pour clore ſon diſcours.
Il lui jurait d'être fidèle
Pour le moins juſques au trépas,
Et de n'adorer jamais qu'elle,
Ce qui charmait la noble damoiſelle,
Quand tout à coup patati patatras!
Les portes du jardin s'ouvrent avec fracas,
Et le Roi Cornuant s'avance
Avec ſa cour,—ſuivi de gardes à diſtance.

" Quel eſt cet étranger que vois à vos genoux?"
Vivement dit le Roi, " dites-le moi, Princeſſe!"
—" Mais, votre Majeſté, c'eſt mon futur époux!
Et c'eſt de votre aveu que reçois ſon adreſſe!"

" Traître!"... a dit Cornuant lors à Cléomadès,
" Qui dans ces lieux a pu te faire avoir accès?
Inſenſé! crois-tu donc que c'eſt une vétille
Que d'avoir pénétré juſqu'auprès de ma fille,
Pour abuſer de ſes eſprits
En te diſant Liopatris?"—
" Seigneur!" répond le Prince avec nobleſſe,
" Plaignez un malheureux et jeune chevalier
Victime d'un puiſſant ſorcier
Qui le perſécute ſans ceſſe.
Sachez d'abord que ſuis né fils de Roi,
Mais que pendant trois jours, et cela chaque année,
Je dois être expoſé,—ſans reſſentir d'effroi
A d'immenſes périls.—Telle eſt ma deſtinée!

Si jamais ſentiment de peur
Pouvait s'infiltrer dans mon cœur,
De moi ce ſerait fait, et ſoudain de mon âme
Pour toujours s'éteindrait la flamme!
Après avoir erré ſur un cheval de bois
Et le jour et la nuit du ciel juſqu'à la cime,
Sur votre tour mon cheval aux abois
S'eſt abattu de lui-même . . . Eſt-ce un crime?
J'avais faim, j'avais ſoif, en quête d'un repas,
Du ſommet de la tour ai cherché juſqu'en bas
Une cuiſine, un réfectoire,
Pour aſſouvir ma faim, pour boire,
Et j'ai bu, j'ai mangé, ce qui m'a fait plaiſir,
Je le dis ici, ſans mentir;
Puis après en cherchant ma route
Pour regagner la tour, me ſuis trompé ſans doute,
Et me ſuis vu, ſans la chercher
De votre auguſte fille en la chambre à coucher.
Je venais d'arriver, alors que la Princeſſe
En s'éveillant, me dit avec rudeſſe:
'Audacieux!
Quel pouvoir inconnu vous conduit en ces lieux?
Si n'êtes point envoyé par mon père,
Si vous n'êtes vraiment le Roi Liopatris,
Craignez l'effet de ma colère,
Dans un inſtant vous allez être occis!'
Quoiqu'en mon cœur n'eut pénétré la crainte,
Je l'avouerai, j'eus recours à la feinte,
Pour adoucir, et pour calmer l'émoi
De votre fille—ô Roi!
Cette feinte quoiqu'excuſable,
A dire vrai de l'employer j'eus tort,
Je la condamne et dois en être reſponſable,
Et maintenant j'ai dit, ordonnez de mon ſort!"

A Cornuant ce récit femble étrange,
Selon lui c'eft menfonge de rechange,
Cependant il donne ordre au fommet de la tour
D'aller chercher pour l'amener au jour
Ce grand cheval de bois,—qu'on apporte à grand' peine,
Il lui parait avoir fi mauvaife dégaîne,
Etre fi peu facile à s'ébranler,
Que certe il ne le croit apte à pouvoir voler.

Cependant, entre nous, la jeune Claremonde
Sentait au cœur douleur profonde
D'avoir fi peu de temps connu
Ce féduifant, ce charmant inconnu,
Son doux regard difait qu'en fa belle âme humaine,
Exiftait un grand fond de peine.

De fa fille, malgré le chagrin fans pareil,
Cornuant cependant affemble fon confeil.
Le Prince eft condamné, nul n'ofe le défendre,
Et le Roi Cornuant, qui n'a daigné l'entendre,
Lui dit : "Sur l'heure il faut s'apprêter à mourir!"
"J'y fuis tout préparé," lui répond fans pâlir
Cléomadès,—"mon fort eft bien digne d'envie,
Pour un fujet plus beau ne puis perdre la vie!
Mais, Roi, n'oubliez pas que je fuis chevalier,
Et que le fang qui coule dans mes veines
Eft un illuftre fang de Maifons fouveraines,
Et que ne dois laiffer tache à mon bouclier.
Or, dans le pays que j'habite,
Un chevalier que l'on condamne à mort
A droit,—oui c'eft un droit licite,

De recevoir le coup qui doit finir ſon ſort
Sur ſon bon cheval de bataille ;
Le mien n'eſt pas ici, mais ce cheval de bois
Me ſervira vaille que vaille
Pour cette fois ;
Mon nom du moins reſtera dans ſa gloire,
Mon honneur ſera ſauf, vivrai pur dans hiſtoire."

Qui froidement brave la mort
Eſt ſûr d'intéreſſer tout le monde à ſon ſort.
Donc le Roi Cornuant accorde la requête
Du chevalier, qui monte ſur ſa bête,
Et qui faiſant ſemblant de flatter l'animal,
Porte ſoudainement la main à ſon frontal.
La cheville eſt tournée, et le cheval s'élance
Dans l'air ſi bruſquement, à ſi haute diſtance,
Qu'à peine a-t-il le temps le beau Cléomadès
De s'écrier : " ô belle Claremonde !
Je reviendrai vous voir fut-ce du bout du monde,
De mon amour un jour vous connaîtrez l'excès !"

On peut s'imaginer ſans peine
Quel fut l'étonnement du Roi,
Et de la Princeſſe l'émoi,
A cette fuite ſi ſoudaine ;
Enfin le Roi rentra dans ſon palais
Avec ſon monde,
Et la Princeſſe Claremonde ;
Ce que voyant, Cléomadès
Se dirigea devers Séville :
Vingt-quatre heures après il découvrait la ville.
Il deſcendit dans un petit caſtel
Mettre en ſureté ſa monture,

Et puis joyeux s'en fut au palais paternel
Embraffer fes parents, bienheureux d'aventure
De poffé̀der encor dans leur royal manoir
Un fils qu'ils n'efpéraient revoir.

Bientôt dans le palais, fuivant l'antique ufage,
On célébra le mariage
Des deux fœurs avec les deux Rois.
Quant au Croppart, à ce Roi fi fournois,
Quoiqu'on l'eut en fort peu d'eftime,
On lui rendit la liberté ;
Mais comme il prétendait être époux de Maxime,
On le bannit de la cité,
Ce Roi pufillanime
N'ayant voulu combattre avec Cléomadès
Qui menaçait l'envoyer *ad Patres !*

Ce fut pour le Croppart une grande avarie
Que fe trouver ainfi forcé de s'en aller,
Car ce vilain Roi de Hongrie
Il le faut dire ici, s'était fait fabouler
Par fes fujets. Alors, nous dit l'hiftoire,
Quand en Hongrie, un Roi, c'était notoire,
Avait été félon, avait tué des gens,
Il était obligé de quitter pour fept ans
Son trône et fa patrie,
Et s'il mettait avant ce temps
Un pied, un feul pied en Hongrie,
On vous tirait deffus fans aucune façon,
Et puis après du traître on brifait l'écuffon.
Si parmi nous vivaient encor ces vieilles modes,
Que de Rois de chez eux feraient aux antipodes ! . .

Donc le Croppart forcé d'abandonner la cour,
Et qui pis eſt d'abandonner la ville,
S'en alla vers la fin du jour
Dans un aſſez grand bourg pas très loin de Séville,
Où ce vilain magicien
Se préſenta, jamais il ne doutait de rien,
Comme un médecin Indien,
Vantant aux payſans, bonnes gens, et bien ſimples,
Le grand ſavoir qu'il avait dans les ſimples;
Et les purgeant, et les droguant morbleu!
Tant, qu'ils n'y voyaient que du feu;
Ayant ſoin de ſavoir par eux, c'était facile,
Ce qui ſe paſſait à Séville.

Revenons à Cléomadès.
On conçoit bien qu'il dit à la Reine ſa mère
Quel était ſon amour pour la belle étrangère
Dont il avait admiré de ſi près
Les ſéduiſants et les piquants attraits;
" Rien n'était," diſait-il, " auſſi frais dans le monde
Que Claremonde!"
Si qu'Eſtrive en voyant ſon fils
Auſſi profondément épris,
Dut conſentir, et c'était ſage,
A ce que vers ſa belle il fit nouveau voyage
En lui preſcrivant cependant
D'être prudent.

Voilà Cléomadès en route,
De bois ſur ſon pauvre alezan,
Vers le royaume de Touſcan;
Il arrive de nuit, c'était ſon plan, ſans doute,

Au milieu du petit jardin,
Le plus joli jardin du monde,
Qui conduisait à ce gentil Eden,
A la chambre à coucher où dormait Claremonde.
Sous un bosquet il cache son cheval,
Puis à tâtons tant bien que mal,
Le noble fils d'Estrive
Dans la chambre à coucher arrive.
La Princesse dormait d'un paisible sommeil,
En l'admirant, il attend son réveil.

Vraiment c'est le bonheur suprême
Que contempler dormir celle qu'on aime,
Surtout quand la dormeuse est perle de beauté.
Sur son front pur s'assoit la majesté,
Sur ses lèvres le doux sourire
Qui donne un avant goût de cette volupté
Que les mots ne sauraient décrire.

Depuis assez long-temps déjà Cléomadès
Admirait la belle endormie,
Et ne se lassait mie
De graver en son cœur ses suaves attraits,
Quand d'une émotion profonde
Il se sentit atteint en voyant Claremonde
Ouvrir doucettement les yeux,
Et puis balbutier ces mots délicieux:
“ Est-ce toi, mon aimé ! que je vois dans ces lieux ?
Si c'est un songe,
Fais, ô mon Dieu ! qu'il se prolonge !
De toi seul mon cœur est épris,
Et ne puis désormais être à Liopatris.
Mais vaine hélas ! elle est mon espérance !

Reviendra-t-il jamais cet inconnu,
Son nom même ne m'eſt connu,
A-t-il de moi gardé la ſouvenance?"
—"Oui, Princeſſe, et je viens de ce pas tout exprès
Vous aſſurer de ma conſtance,"
A dit le fils d'Eſtrive, "à vous ſuis déſormais!
Voyez en moi Cléomadès,
Je ſuis le fils du Roi d'Eſpagne,
Pour vous reconquérir me ſuis mis en campagne,
Et mes parents inſtruits de mon amour
Dans leurs bras vous attendent pour
Vous élever, ô belle Claremonde,
Sur le trône d'Eſpagne, un des plus beaux du monde."
—"Quoi! vous ſeriez Cléomadès!"
Dit ſoudain la Princeſſe, "ah! je le connaiſſais
Ce beau nom parfumé de gloire,
Et l'ai théſauriſé ſouvent dans ma mémoire,
A quoi ſervirait le nier,
Comme le nom d'un parfait chevalier."
Le Prince alors préſente à la Princeſſe
Un magnifique bracelet.
"Serai bienheureux s'il vous plait!"
Dit-il; "Ma mère vous l'adreſſe,
Voyez plutôt cachés ſous ce ſecret
L'un et l'autre portrait?"
De diamants en ouvrant un ovale
Soudain du côté droit
La Princeſſe apperçoit
De Reine un beau portrait, puis, écrit en ſpirale,
Eſtrive à Claremonde.—En regard ſe trouvait,
Et lui reſſemblant trait pour trait,
Ce n'était pas choſe conjecturale,
Le portrait de Cléomadès

Avec ces mots que je ſignale :
" Son cœur à Claremonde appartient à jamais !"

Notre Princeſſe, elle était femme,
Penſa qu'à ſi conſtant amour
Ne fallait réſiſter, auſſi du fond de l'âme :
" Oui, j'accepte ce don, et puiſſe-t-il un jour
Du bonheur entre nous être le premier gage."
Elle n'en dit pas davantage,
Mais de la Reine embraſſe le portrait,
Et puis fermant le bracelet
A ſon beau bras ſoudain le met.

Nos amants s'oubliaient à faire la cauſette,
Quand Claremonde en perſonne diſcrète,
Fit connaître à Cléomadès
Que c'était comme un fait exprès,
Mais que ce jour, ſi bien fait pour lui plaire,
On attendait hélas ! le Roi Liopatris,
Et qu'avec lui rendez-vous était pris
Pour faire et pour parfaire
Cet hymen odieux que preſcrivait ſon père.

Cléomadès était beau garçon, fort bien fait,
Il parlait aiſément, avait
Ce qu'on nomme de la faconde,
Et de plus il était
Aimé de Claremonde ;
Si qu'elle conſentit, je n'y vois pas de mal,
A tenter le trot du cheval,
Et faire avec ſon amant la campagne
D'Eſpagne.

Pour mieux affurer le fuccès
De fon projet, et de fa fuite,
La Princeffe mande fa fuite,
Et Gayette et Florette, auffi Lyriadès,
Et les informe
En peu de mots, et pour la forme
De fon immuable vouloir.
Les trois fuivantes
Sur ce, fe mettent en devoir
Comme de fidèles fervantes
De la parer de fes plus beaux atours,
Sans fe permettre aucun vilain difcours,
C'eut été contraire à l'ufage
Des cours ;
Ne fait-on pas qu'une Princeffe eft fage
Toujours !
Son magnifique écrin Gayette
Va le chercher dans fa cachette,
Florette met dans un petit panier
Les provifions du voyage,
Et puis s'affure auprès du Chevalier
Que le cheval n'a befoin de fourrage.
Tout était prêt, lorfque Lyriadès
Fit obferver au beau Cléomadès
Qu'il ferait à propos d'enlever la Princeffe
Bien oftenfiblement, avec affez d'adreffe
Pour que le Roi Cornuant du jardin
Voifin,
Put de fes yeux appercevoir la chofe,
Afin qu'étant bien au fait de la caufe,
Le Roi ne put dans fon reffentiment
Les punir de l'enlèvement.

D'un unanime accord l'affaire ainſi s'arrange.
En croupe du cheval de bois
L'héritière de tant de Rois
Se place, et ſon amant lui dit : " Il faut, mon ange,
Pour ne riſquer de nous jeter en bas,
Etroitement m'entourer de tes bras."
Claremonde ne répond pas,
Mais de ſes bras charmants pour mieux tenir en ſelle,
Serre ſon cher Cléomadès ;
Et du départ étant faits les apprêts,
Miſe en ordre la manivelle,
Le bon cheval s'élève au-deſſus de la tour,
Tandis que Lyriade et Gayette et Florette
Sans bruit regagnent leur couchette.

Dans ce même moment au milieu de ſa cour
Cornuant prenait l'air, admirant la campagne
Si fraîche au premier point du jour.
" Je ſuis le fils du Roi d'Eſpagne !"
Lui dit Cléomadès du haut de ſon cheval ;
" Sire ! ne ſoyez pas en peine
De la Princeſſe,—elle eſt des cœurs la Souveraine,
Son établiſſement ſera certes royal ;
A Séville l'attend ma mère,
Et pour la couronner l'attend auſſi mon père,
Le jour, je l'eſpère prochain
De notre hymen.
Sur ſon ſort donc ici ne verſez pas de larmes ;
Si le Prince Liopatris,
Qui ne connaiſſant pas ſes charmes,
Comme moi ne peut être épris,
Veut recevoir ma ſœur Maxime
Pour ſon épouſe légitime,

Je ferai très heureux de cet arrangement;
Mais s'il n'eft pas content fuis prêt affurement
A me trouver avec lui face à face
Et d'un champ clos à mefurer l'efpace,
La lance au poing avec ou bien fans bouclier,
Comme il convient à noble chevalier."
Et ce difant, Cléomadès falue,
Tandis que le cheval plus haut prenant fon vol
S'éloigne ainfi de plus en plus du fol
Et fe perd enfin dans la nue.

Le voyage fe fait fans aucun accident.
Pour fatisfaire aux vœux de la Princeffe
Très fatiguée aprés courfe de cette efpèce,
Le lendemain Cléomadès defcend
Dans le jardin du caftel de plaifance
Qu'il poffédait à fort peu de diftance
Et de Séville et du Palais Royal.
Sous un bofquet il a remifé le cheval,
Et pour laiffer à la Princeffe
Quelque peu de repos, de lui dire il s'empreffe
Qu'il la quitte un inftant, qu'il fe rend de ce pas
Auprès du Roi Marchabias,
Pour l'inftruire ainfi que fa mère
Qu'il eft le plus heureux chevalier de la terre.
Et fur fa main imprimant un baifer,
" A bientôt!" lui dit-il, " à moi daignez penfer!"

Cléomadès fut bientôt près d'Eftrive
Et de Marchabias; leur attente était vive
De favoir fon retour, et furtout fon fuccès.
Ordre eft donné de faire les apprêts,
Et d'atteler les chars avec prefteffe,
Pour aller au devant de la belle Princeffe.

C'eſt une vérité de tout temps, de tous lieux,
Qu'il n'eſt rien de plus ennuyeux
Au monde,
Qu'attendre ſon amante, ou bien ſon amoureux.
C'eſt ce que penſait Claremonde.
Après un court repas frugal
Fait des proviſions que portait le cheval,
Elle ſe mit, à courir d'aventure
Dans le jardin ; et puis d'admirer la verdure,
Et puis de s'amuſer à colliger les fleurs
De la roſée ayant encor les pleurs,
Et de ces beaux joyaux de la nature,
Formant ſoudain un chapelet,
Elle chanta ce gentil triolet
De ſa voix et ſuave et pure :

" Diex, trop demeure mes amis,*
Tart m'eſt que je le revoie,
Li biaux, li courtois, li jolis,
Diex, trop demeure mes amis.
Puiſqu'en lui ſont tous biens aſſis,
Pourquoi ne l'ameroie ?
Diex, trop demeure mes amis
Tant m'eſt que je le revoie !

" Revenez, revenez,
Dous amis ; trop demorez ;
Trop longuement m'oubliez
Revenez, revenez !

---

* Les deux couplets ici rapportés ſont d'Adénès Le Roy.— Voir vers 5489, folio 22 du MS. de l'Arſenal, déjà cité.

Fine amours, car le haſtez,
Priez-li ou commandez ;
Revenez, revenez,
Dous amis, trop demorez !"

Tandis que de reſter ſeulette
Se plaignait Claremonde ainſi,
Et chantait pour calmer ſon chagrin, ſon ſouci,
Le Roi boſſu Croppart d'une façon diſcrète
Dans le fond du jardin, lui, faiſait ſa cueillette.
En entendant cette ſuave voix,
A pas de loup, doucement il approche,
Et que voit-il d'abord dans le boſquet tout proche ?
Son bien aimé cheval de bois ;
Et puis un peu plus loin la belle Claremonde
Fraîche comme Vénus la blonde.
Il s'avance attentif, plus près, encor plus près,
Puis alors il entend la belle
Pleurant amèrement ainſi que Philomèle,
Dire : " Cléomadès ! mon cher Cléomadès !
M'as-tu donc oublié ? . . . Que me laiſſes pauvrette
M'ennuyer dans ces lieux ſeulette !"

Le Roi Croppart n'était certe pas un oiſon,
Au contraire il avait de l'eſprit à foiſon ;
Mais ſon eſprit c'était de l'eſprit de malice,
Qu'ont toujours ceux qui cultivent le vice.
Il a pris ſon parti ſoudain.
" Ne pleurez plus, calmez votre chagrin,
Belle et très noble Damoiſelle,"
Dit-il en l'arbordant ; " votre amant eſt fidèle,
Qui vous a vu peut-il vous oublier jamais !
Mais en arrivant au palais

De fatigue épuifé fans doute,
Après avoir fait auffi longue route,
Il s'eft tout à coup trouvé mal,
Mais il va beaucoup mieux, ainfi n'ayez de crainte;
Lors il m'a dit, étouffant une plainte:
'Au jardin va là bas, fers-toi de mon cheval
Pour m'amener à l'inftant même
L'adorable beauté que j'aime.'
Et le Prince auffitôt m'a donné le moyen,
Et ce fut l'affaire d'un rien,
De guider le cheval; montez-y donc, Princeffe,
Et laiffez-moi conduire votre Alteffe."

Claremonde,—une enfant de Roi,
N'ayant encor la moindre expérience,
A ce difcours ajoute foi,
Et très légèrement s'élance
Sur la croupe de l'animal.
De nouveau le Croppart enfourche le cheval
Dont il fut tout d'abord le maître,
L'odieux et le vilain traître!
Ses longs bras de boffu s'étendent au frontal,
Cric, crac, il tourne la cheville,
Et s'élève dans l'air de Cornuant la fille,
Qui certes fut morte de peur
Tant fa pudeur eut été revoltée,
Et fe fut fur le fol au moins préciptée,
Si des projets de ce vil raviffeur,
Elle eut pu prévoir la noirceur.

L'effor que le cheval prit à travers le monde,
Fut tel dans les premiers moments,
Que l'innocente Claremonde

Eut ſur le champ des éblouiſſements.
Mais environ au bout d'une heure,
De ſon Cléomadès ne voyant la demeure,
Mais planant ſur des lacs, des forêts et des monts
Et ſur des abîmes profonds,
Et ce, du plus haut de la nue,
De ſon affreux malheur elle vit l'étendue ;
Mais il n'était plus temps, le vilain Roi Croppart
Lui dit : " Madame, il eſt trop tard ;
Vous ne le reverrez votre amant héroïque,
Car de ce pas nous filons vers l'Afrique.
Voyez ! bien vif eſt notre vol,
Jà les montagnes du Tyrol
Sont loin de nous ;—auſſi l'Adriatique . . . .
Oh ! voyager ainſi c'eſt vraiment magnifique !"
Claremonde entendant ces mots
D'un cri perçant fit vibrer les échos,
Puis le Croppart ſentit aux mains de la Princeſſe
Qu'elle perdait l'uſage de ſes ſens.

Le Roi Croppart ſoudain avec viteſſe,
Pour éviter les accidents,
Fit ſur le ſol deſcendre ſa monture
Dans un pré qu'arroſait l'eau pure
D'un clair ruiſſeau.
Puis doucement il poſa ſur la terre
Son précieux fardeau.
La Princeſſe bientôt retrouva ſa misère
En reprenant l'uſage de ſes ſens,
Le Roi Croppart, ému de ſes plaintifs accents,
Lui dit : " Princeſſe, il faut ceſſer ces larmes,
N'ai pu, vous le voyez, réſiſter à vos charmes,
Mais il ſera beau votre ſort ;

Je ſuis Roi, donc vous ſerez Reine,
Notre Hongrie en vous verra ſa ſouveraine,
Car je vous aime,—et je ſuis le plus fort!"

A ce diſcours aſſez peu fait pour plaire,
Claremonde ſoudain répondit ſans colère,
Croyant devoir diſſimuler
Avec le traître, et non ſe rebeller:
"Ah! ſire! y penſez-vous? de moi faire une Reine,
Et de vos états ſouveraine?
Ne ſuis qu'une fille de rien,
Qui naquit dans une chaumine,
Et qui grâce à ſa bonne mine,
Son ſeul tréſor, et ſon ſeul bien,
Par ſes pauvres parents fut naguère vendue
Au jeune fils du Roi d'Eſpagne, en vérité,
Pour en faire à ſa volonté,
En tant que lui plairait ſa vue."
—"N'importe!" répondit Croppart,
"Votre beauté de vous fait un objet à part,
Je le répète, et j'en ſuis pour mon dire,
Vous êtes digne d'un empire!"
Toutefois en diſant cela
Croppart ne penſait plus déjà
La placer certes ſur le trône,
Mais bien à la croquer l'affreux, le vilain faune!

Ce Roi boſſu donc la requiert d'amour
D'une façon moins tendre qu'effrayante,
Nul être humain n'était dans ce ſéjour
Que faire? Dans ſon épouvante
Pour ſe ſauver des doigts crochus de cet oſeur
Et ne tomber aux mains du raviſſeur,

La Princeſſe penſa qu'il était néceſſaire
De feindre encore, et de douce manière
Elle dit : " Arrêtez ! Seigneur !
Ou j'expire à vos yeux de honte et de douleur ;
Puiſque vous l'ordonnez, je ſerai votre épouſe,
Mais de mon honneur ſuis jalouſe,
Donc j'y conſens, emmenez-moi
Vite de cette plaine
Vers la cité la plus prochaine,
Où je pourrai du moins recevoir votre foi
Aux pieds des ſaints autels, et déſormais ſans crime
Accéder à vos vœux de façon légitime."

Alors qu'il aime, et c'eſt vraiment heureux,
Le plus fieffé coquin n'eſt rien qu'un imbécile,
Et le duper n'eſt difficile.
Notre Croppart quoique peu ſcrupuleux,
Etait tellement amoureux,
Qu'il ne voulut riſquer en refuſant la belle,
Le grand bonheur d'amour qu'il eſpérait par elle.
Mais ſe ſentant échauffé par l'ardeur
De ce beau ſoleil d'Italie,
Auſſi par les efforts qu'il avait cet oſeur
Tenté pour mettre à fin ſa brutale folie,
Il courut tout d'abord étancher au ruiſſeau
La ſoif qui l'oppreſſait ardente,
Mais à peine eut-il bu que la fraîcheur de l'eau
Glaça ſes ſens et ſa tête brûlante,
Et qu'il tomba ſur le préau
Les quatre fers en l'air en perdant connaiſſance ;
Tandis que, non loin du cheval,
Claremonde épuiſée auſſi ſe trouvait mal
Et de ſes maux n'avait plus conſcience.

Ce fut en cet état que quelque temps après
Des chaſſeurs du Roi de Salerne,
En cherchant un faucon tombé dans la luzerne
De ne le trouver ſtupéfaits,
Furent bien plus ſurpris de voir dans cette plaine,
Ayant l'air de lutter contre une mort prochaine,
Un tout vilain petit boſſu
Ayant vêtement peu coſſu,
Pour ne pas dire miſérable,
Non loin d'une beauté de fait incomparable,
Très richement vêtue, à lui bien diſſemblable.
L'un des fauconniers fut avertir Mendulus,
Qui régnait alors à Salerne,
Pour le conſulter là-deſſus
Et s'éclairer de ſa gouverne.

Ce Mendulus était un brave Roi
Aimant fêter les plaiſirs de la table,
Toujours prêt à ſentir émoi
Pour nouvelle beauté, n'eut-elle par ma foi!
Pour tout piquant que la beauté du diable!
Pas trop méchant, bonhomme au fond,
Pour la ſcience ayant mépris profond,
A ne rien faire il occupait ſa vie,
Pour nul de ſes voiſins n'étant objet d'envie,
Dans la pareſſe il croupiſſait
Et dans l'ennui ſouventefois vivait.

Vous jugez bien qu'aventure pareille
A ce Roi fainéant, d'ailleurs fort curieux
Du merveilleux,

Ainſi qu'on dit, mit la puce à l'oreille :
Il voulut voir le fruit nouveau
Qui giſait là bas dans la plaine,
Et lors ſe décida, non pas ſans quelque peine,
A monter à cheval pour le bord du ruiſſeau.

Bientôt il fut à la prairie
Où ſe trouvait Claremonde et Croppart,
Celui-ci dont l'aſpect ſuait la fourberie,
L'autre dont enchanteur était le doux regard.

Le boſſu tout d'abord Métulus l'interroge.
" Il eſt," dit-il, en faiſant ſon éloge,
" Homme libre et non ſerf—c'eſt en buvant de l'eau
De ce charmant et frais ruiſſeau
Quand il avait trop chaud, du moins il le ſoupçonne,
Qu'il s'eſt trouvé ſoudain fort mal ;
Quand à cette jeune perſonne,
C'eſt ſa femme, a-t-il dit, ſa charmante mignonne,
Ou plutôt ſon bel idéal."
Claremonde a bientôt d'un ſeul mot de ſa bouche
Mis à néant le dire du Croppart,
Qui la regarde en vain d'un air farouche.
" Sauvez-moi de ce monſtre, il mérite la hart !"
A-t-elle dit au Roi, qui ſur le champ ordonne
D'arrêter le Croppart, qu'aiſément il ſoupçonne
D'avoir menti comme un frocard.
Cela fait, Mendulus retourne avec ſon monde
Vers ſon palais royal,
Après avoir placé ſur un char Claremonde,
Et fait emporter le cheval
Qui bien que d'un bois aſſez terne,
Fit, malgré, ſon entrée au palais de Salerne,

Où, dans le garde meuble, il fut mis au ſecret
Comme un joujou pas trop mal fait.

Avec beaucoup d'égards, il connaiſſait ſon monde,
Le Roi fit placer Claremonde
Dans un ſuperbe appartement,
Quand à Croppart, il fut conduit au corps de garde,
Et comme il était bien malade
Il créva dans la nuit,—bon débarras vraiment!

Tandis que du Croppart on fait l'enterrement,
Ami lecteur je veux vous parler un moment.
L'hiſtoire que je vous raconte
Vous le ſavez, n'eſt pas abſolument *mon*.conte;
Le Chevalier Cléomadès
Eut pour père autrefois Adam,—dit Adénès:
Non pas Adam le premier homme
Qui bêtement nous fit damner pour une pomme,
Mais Adam,—Adénès *Le Roy*,
Le Roi ... des Méneſtrels,—jadis charmant emploi,
Car aux belles il ſavait plaire,
Et quant on plait au ſexe .... on peut ma foi tout faire
Impunément,—ſurtout quand on eſt courtiſan;
C'eſt le moyen gagner bon an, mal an
Beaucoup d'argent, ou bien d'or d'aventure,
En vivant aux dépens ...... de toute la nature!
Ainſi tant qu'il vécut fit Meſſire Adénès,
L'auteur original du beau Cléomadès,
Il flattait tout le monde, et voire la mégnie
De ces titrés qui dans leur compagnie
Daignaient l'admettre ... étant le ſerviteur
Très humble, diſait-il, de tout noble ſeigneur;

Ayant pour ſentiment de n'avoir de ſévices
Jamais, oh ! non jamais !
Pour les grands, ni pour leurs grands vices,
Le vice ayant le droit d'habiter les palais,
Avec impunité ! . . . —Suivant Mons Adénès
Le méneſtrel devait voiler, c'était logique,
Toute action honteuſe et ſatanique,
Si Princes, Ducs, Rois ou bien Empereurs
Daignaient s'en rendre les auteurs ;
Il devait ſeulement de leurs faits héroïques
Enrégiſtrer, enfler les ſtatiſtiques,
Pour impoſer dans des vingt mille vers
Leur joug honteux au ſtupide univers !
Dans l'âge où nous vivons la vie,
Le poète vraiment ne ferait guère envie,
S'il choyait les vices des grands !
La noble indépendance eſt l'âme des talents :
Des grands choyer le vice, il ne faut qu'on l'oublie,
C'eſt plus qu'une inſigne folie,
C'eſt un crime, une offenſe à Dieu,
Que ſans miſéricorde il faut ſiffler morbleu !
Et pourſuivre au delà même de l'exiſtence,
Pour détourner de ce haut mal
Ceux là qui, pour faire bombance,
Seraient tentés trotter ſur ſi vilain cheval.
Toutefois ce n'eſt pas pour un motif frivole,
Que me donne ici la parole
Pour m'inſcrire contre Adénès,
Et lui décocher *ad Patres*
Cet *a parte* quaſi diabolique ;
C'eſt pour faire voir aux lecteurs
Qu'Adénès . . . le Roi des Flatteurs
Et le Flatteur des Rois ! dote de foi punique

Ses héroines, fes héros,
Qui tous, à chaque inftant, plus ou mal à propos,
Ont chacun recours au menfonge,
Ce qui n'eft pas beau, quand on fonge
Surtout, ma foi, que notre auteur
Faifait des Grands le type de l'honneur!

Mais Croppart maintenant, du moins j'aime à le
croire,
Eft dûment enterré ;——reviens à mon hiftoire.

Mendulus en buvant attendit le demain
Avec affez d'impatience.
Nous l'avons dit, fon cœur était humain,
Et fort enclin à la concupifcence,
Un bien vilain péché que fait naître la chair
Et que gourmande fort Chaucer
Dans fon traité de Pénitence.
Donc auffitôt qu'il fit ce qu'on appelle jour
Pour entrer chez une maîtreffe,
Pour entrer décemment lui faire un doigt de cour,
Mendulus fut chez la Princeffe,
Et puis de but en blanc ce royal libertin
Mit à fes pieds fa couronne et fa main.
Mais Claremonde, une maîtreffe femme,
Ainfi dans fon giron lui fit rentrer fa flamme
Par ce méchant petit difcours.

" A fotte me tenez," lui dit-elle, " beau fire!
Quand vous venez ici m'étaler vos amours,
Penfez-vous m'allécher!.. Mais vous me faites rire!
Pour devenir la compagne d'un Roi,
Il faut certe un je ne fais quoi

Que ne pourrai jamais poſſéder—moi !
Ne naquis point d'honorable meſgnie,
Oh! mon Dieu! non!—Par moines et nonains
Je fus trouvée au milieu des chemins,
Et placée en leur compagnie
Par charité ! . . . Ce fut pour moi bonheur !
Plus tard quand devins grandelette
Comme j'étais, diſait-on, gentillette,
Pour époux je reçus d'eux un bon vavaſſeur
Auquel vint m'enlever, il faut bien vous le dire,
Ce boſſu, ſavant clerc, phyſicien et mire,
Qui lui, me conduiſit dans des pays lointains,
Faiſant partout d'aſſez beaux gains,
Ayant l'art, entre nous, d'empaumer le vulgaire;
Et pour guérir à peu près tous les maux
Vendant philtres médicinaux,
Et quantité de vulnéraire.
Monté ſur ſon cheval de bois
Il ébahiſſait le bourgeois
Par des tours de toute nature,
Car il avait un grand chic, je vous jure.
Il me nouriſſait bien, ne m'habillait pas mal,
Et n'était pas trop méchant au total;
Si que le ſupportais comme un mal néceſſaire
Qu'il fallait ſupporter, car n'y pouvais que faire!
Hormis pourtant hier qu'il prit ſous ſon bonnet
De me battre le paltoquet!
Si que je ne veux, plus ici je vous l'atteſte,
Le revoir ce maraud, car vrai! je le déteſte!"

Un tel aveu carrément fait
D'une façon auſſi peu louche,
Sur un amour bien chaud, c'était bien froide douche,

C'était de quoi l'éteindre et l'occire en effet.
Mais Mendulus était, de le dire me hâte,
Affez peu délicat dans fes menus plaifirs ;
D'ailleurs d'une très bonne pâte,
Son plus grand foin était contenter fes défirs !
Donc il affemble pour la forme
Son confeil.—Il était compofé de flatteurs,
C'eft à dire de gens, comme lui fuborneurs
De faciles beautés.—Bref, l'avis eft conforme
Au fien ; il peut époufer fans retard
La foi-difant veuve Croppart,
La belle et l'aimable *treuvée*,
Quoique de vertu peu prouvée !
Sur ce, Mendulus tout joyeux
Et de plus en plus amoureux
Vient raconter à Claremonde
Le bon vouloir de tout fon monde,
Et la prier de lui donner le lendemain
Sa main.

Claremonde n'était certe pas à la noce
En entendant l'aveu de cet amour—féroce ;
Que faire pour retarder cet hymen ?
Elle cherche d'abord fans pouvoir trouver rien ;
Enfin comme au délire en proie,
Elle feignit qu'une indicible joie
Mettait fa cervelle à l'envers,
Et fe mit à parler en vers ;
Et puis à Mendulus fit d'horribles grimaces,
Et l'accabla, qui plus eft, de menaces !
Si que le pauvre Roi
En voyant un tel défarroi,
Et combien les efprits de la future Reine

Couraient la pretentaine,
Fut forcé d'ajourner, y perdant ſon latin,
A des temps meilleurs ſon hymen.

Pendant ce temps la cour d'Eſpagne
Etait plongée en de bien vifs regrets,
C'eſt que du Prince à la campagne
Quand la Reine, le Roi, leur fils Cléomadès,
Furent pour chercher la Princeſſe,
On ne trouva point Son Alteſſe.
On fouilla, mais en vain, tenants, aboutiſſants,
On ne trouva—qu'un de ſes gants.
Le cheval enchanté n'était plus ſous l'ombrage,
Mais ſans doute envolé par delà le nuage.
Qui fut déſeſpéré? . . . Ce fut Cléomadès;
Si que ce ne fut qu'à grand' peine,
Tant faible il ſe trouvait, que le Roi, que la Reine
Le ramenèrent au Palais.

De tous et d'un chacun grande était la triſteſſe,
Et de Cléomadès l'angoiſſe et la détreſſe,
Quand du Roi de Touſcan advinrent les Seigneurs
En qualité d'ambaſſadeurs.
Ce fut je le ſuppoſe
Bien déplaiſante choſe
Que de leur narrer comme quoi
On avait enlevé la fille de leur Roi.
Mais toutefois le chef de l'ambaſſade
Homme ſage et ſavant autant et plus qu'alcade,
Du fier Cléomadès ſut ranimer l'eſpoir.
"Vouloir," lui dit-il, "c'eſt pouvoir!
Un Prince tel que vous ne doit perdre la tête,
De votre femme il faut achever la conquête.

Allez donc la quérir par delà l'univers,
Qu'eſt-ce que parcourir le monde,
Lorſque l'objet qu'on cherche eſt une Claremonde ?
Un grand cœur n'eſt-il pas au deſſus des revers ! "

Adonc Cléomadès reprit force et courage,
Si bien qu'un beau matin le jeune chevalier,
Monté ſur un bon deſtrier,
Entreprit ſans émoi ſon long pélérinage.
Guidé par ſon inſtinct le noble Caſtillan
Fut vers le pays de Touſcan,
Eſpérant qu'il pourrait par hazard, par adreſſe,
Obtenir,—c'était là ſon plan,
Des nouvelles de la Princeſſe.

Il chevaucha pendant d'aſſez longs jours
A ſa belle penſant toujours,
(Car il avait pour Claremonde
Certes l'amour la plus profonde,)
Et par monts et par vaux, côtoyant dans leur cours
Des fleuves, des torrents, ou de folles rivières,
Des volcans mal éteints, ou d'immenſes cratères ;
Or, il arriva, certain ſoir,
De fatigue épuiſé, près d'un ſombre manoir,
Le temps lourd étant à l'orage,
Il penſa qu'il était plus ſage
De s'arrêter dans ce caſtel,
Que s'aventurer ſur la route
Où déjà le vent en déroute
Mettait et le chêne et l'ormel.
Dans cette penſée il approche,
Et quand il ſe trouve plus proche,
Son œil eſt tout à fait ſurpris

De voir levé le pont-levis.
Cléomadès ſoudain appelle.
Sur les créneaux de la tourelle,
De nuit apparait le veilleur,
Qui dit: "Etranger! ſerviteur!
Oyez! n'en prenez d'amertume,
De ce vieux caſtel la coutume:
'Nul chevalier—fut-il de nos amis,
En ces murs ne peut être admis,
Sans laiſſer ſon cheval, et ſans laiſſer ſes armes,
A moins qu'il ne trouve des charmes
A combattre le lendemain
Matin,
Contre deux chevaliers d'humeur aſſez farouche.'"
—"Votre coutume peu me touche,"
Répond Cléomadès, "mais ſoit dit, entre nous,
Elle eſt fort peu courtoiſe, et faite pour des loups!"
—"Seigneur!" dit le veilleur, "ſi déſirez entendre
Le pourquoi de ceci je m'en vais vous l'apprendre.
Un ſoir que noir était le ciel
Comme il l'eſt maintenant, advint à ce caſtel
Un noble chevalier—que du caſtel le maître
Reçut avec honneur. C'était pourtant un traître,
Il occit, le fait eſt certain,
Pendant la nuit le Châtelain,
Et puis s'enfuit. Dès l'aube matinale,
Les deux neveux du ſuzerain
En entrant dans la grande ſalle
Découvrirent leur oncle aſſez près de la mort.
Lui, faiſant un dernier effort,
Leur dit, non ſans quelqu'amertume,
L'aſſaſſinat qui le rendait poſthume;
Et puis leur fit jurer en expirant,

Car il avait l'efprit belligérant,
D'établir dà cette coutume,
Depuis lors impofée à qui dans ce caftel
Veut entrer—ferait-il l'archange St. Michel!"

A Cléomadès cette hiftoire
Ne fit pas rebrouffer chemin.
"Eh bien! je me battrai demain!"
Dit-il, "je veux entrer, affez de ce grimoire!"
Le pont-levis defcend foudain.
On le conduit au réfectoire.
Il eft fort bien reçu; fait honneur au repas,
Et puis comme il était fort las
On le mène avec obligeance
A fa chambre à coucher, où, fur un fort bon lit,
Il dort avec grand appétit,
Le dormir eft fi bon dans telle circonftance!
Le lendemain matin au lever du foleil,
A peine il fortait du fommeil,
Et d'un fonge ébauché goûtait encor les charmes,
Qu'on vint lui dire: "Il faut laiffer vos armes,
Ou combattre à l'inftant!"—"Au combat, menez-moi!"
A dit Cléomadès montant fon palefroi.
Il eft conduit à l'efplanade,
Où dans la lice étaient prêts à faire eftocade
Deux chevaliers,
Tous deux très vigoureux fur leurs fiers deftriers.

Cléomadès le premier les défie.
Tous deux courent fur lui; mais l'amour vivifie!
Leur lance ils l'ont brifé contre fon noble écu;
Sans en être ébranlé, mais il refte invaincu,

Tandis qu'au loin va mordre la poussière,
Celui des chevaliers qu'atteint sa lance altière.
Le chevalier resté, charge Cléomadès
A coups d'épée et de très près;
D'estoc aussi bien que de taille,
En un mot comme en cent, très crânement bataille;
Le combat est long et douteux,
Enfin d'un coup prodigieux,
Cléomadès vainqueur faisant tomber son arme,
Et le saisit et le désarme.
Alors le vaincu sur le champ
Lève son casque de lui-même,
Et le Prince d'Espagne, avec plaisir extrême,
Reconnait dans ce combattant
Un noble chevalier qu'il aimait comme un frère,
Qu'il connut autrefois sur la terre étrangère;
Ils s'embrassent tous deux, et puis vont au secours
Du chevalier blessé—qui gisait à rebours
Sur le sol, ayant eu dans cette dure emprise
Une épaule démise.
Son compagnon, après quelques mots de regrets,
Lui présente Cléomadès.
"Seigneur!" dit le blessé, "chacun doit être juste,
Or, je l'avouerai sans effort,
En vérité je ne plaindrais mon sort,
Car malgré moi tenais une coutume injuste,
Que vous venez, et c'est vraiment heureux,
De détruire à jamais par un coup valeureux,
Si n'avais la douleur de ne pouvoir défendre
Damoiselle au regard bien tendre;
Accusée, et cela sans rime ni raison,
De trahison!"

Dans le caftel auffitôt on rapporte
Le chevalier bleffé, d'une façon accorte.
Puis les deux chevaliers après
Racontent à Cléomadès
Que le jour qui fuivit le rapt de Claremonde
Chez le Roi de Toufcan advint Liopatris
Qui fe difait toujours épris
De cette belle fans feconde.
Si que trois chevaliers du dit Liopatris
Avaient fait un empris
Contre Lyriadès et Florette et Gayette,
Les accufant, c'était fort mal appris,
D'avoir favorifé par intrigue fecrète
De la Princeffe l'amourette.
Ces chevaliers tous deux
S'avouent fort amoureux
De Lyriadès, de Florette,
Qu'ils devaient époufer fans tambour ni trompette,
Dans affez court délai, ma foi!
Lorfqu'advint tout ce défarroi:
Le Chevalier bleffé fit grande doléance
De nouveau, ne pouvoir défendre l'innocence
De la belle Lyriadès.
Sur ce, le fier Cléomadès
A dit au chevalier bleffé :—" Soyez tranquille,
Vous ai fait impotent, à mon corps défendant,
Mais comptez fur moi cependant,
Ne vous ferai pas inutile:
Car avec votre ami fi je pars en ce jour,
C'eft pour vous ramener l'objet de votre amour."

Cléomadès voulant dans un but légitime
A la cour de Toufcan préferver l'anonyme,

De ce noble castel choisit dans l'arsenal
Des armes sans éclat, et sur son bon cheval,
Avec son compagnon, qui déjà plus ne doute
De leur succès, vite se met en route.
Ils arrivent au bout d'un jour,
Après un chemin difficile,
De Cornuant dans la grand' ville.
Cléomadès reste dans le faubourg,
Tandis que son ami, lui, se rend à la cour
Pour annoncer qu'il se présente
Deux chevaliers d'humeur entreprenante,
Qui viennent, se moquant, par ma foi, d'être occis,
Pour combattre les trois du Roi Liopatris,
Et défendre et prouver la vertu sans seconde,
Et l'innocence, et la candeur
Des trois jeunes filles d'honneur
De Claremonde.

Si je suivais ici pas à pas mon auteur
En intrépide traducteur,
Des trois beautés je dirais les alarmes,
Et des cinq chevaliers les grandes passes-d'armes ;
Je ferais les additions
Des nombreux coups et horions
Que reçut tour à tour chacun des adversaires,
Même les mieux faisant ; car ces fureurs guerrières
Que l'on appelait des tournois,
Etaient de vilains jeux parfois,
Qui laissaient après eux des misères atroces,
Outre une infinité de bosses ;
Ce que blâme fort Adénès
Dans trois mille vers faits exprès
Pour prouver que le jeu de bague

Vaut mieux que le jeu de la dague,
De la lance et de l'efpadon,
Dont on eut dû faire abandon.*
Ce qui n'empêche pas qu'Adénès, point ne blague,
Je vous le jure fur l'honneur,
Raconte dans fes vers très tirés en longueur,
Comme quoi d'un bon coup de lance
Cléomadès perça le haubert et le cœur
De part en part, à toute outrance,
D'un des trois chevaliers du Roi Liopatris,
Le plus fringant en apparence,
Mais qui de fait n'était qu'un mal appris.
Ce chevalier étant occis,
Les deux autres vaille que vaille
Se défendirent, . . . mais perdirent la bataille.
Si que Cléomadès, fans le moindre bobo,
Mais toujours fous l'incognito,
Délivra les trois jouvencelles,
Ce qui fut fort du goût des demoifelles,
Entre nous, trois morceaux de Roi!
Chacune fur un palefroi
Portant haut maintenant fa nouvelle innocence,
Suivit, en grande pétulance,
Vers leur caftel les deux heureux vainqueurs,
Pour elles devenus plus que des Dieux fauveurs!

Lyriadès . . . . Lecteur, ne prenez pas la mouche,
Dès fon arrivée au caftel,
N'eut rien de plus preffé qu'aller voir fur fa couche
Le chevalier bleffé; c'était bien naturel!
La préfence de ce qu'on aime

---

* Folio 26, Manufcrit de l'Arfenal, vers 6585.

Eſt pour un amoureux un dictame ſuprême,
Auſſi le chevalier en reſſentant l'effet
Déclara ſe porter mieux qu'avant par le fait.

Pendant que ce brave homme à l'épaule démiſe,
Se gaudiſſait près de Lyriadès,
Dans un ſalon voiſin le beau Cléomadès
Se déſarmait. Jugez de la ſurpriſe
Qu'éprouvèrent ſoudain les trois filles d'honneur
En reconnaiſſant le vainqueur.
Elles veulent baiſer ſes mains victorieuſes;
Il ne le permet pas: "Ainſi vous voir heureuſes,"
Dit-il, "eſt pour moi le bonheur."
Mais bientôt ſur ſa joue un pleur
Se fait jour en penſant à ſa belle Princeſſe,
Pour lui perdue—ô cruelle détreſſe!
Et qu'il lui faut chercher où? . . . . dans le monde
entier!
ue doit-il faire hélas!—Lors un vieux chevalier,
Qui depuis fort long-temps ne porte plus les armes,
Mais de Cléomadès qui comprend les alarmes,
Lui dit que dans Salerne, il s'en ſouvient très bien,
Il exiſte un ſage aſtronomien
Dont la ſcience eſt très profonde,
Il peut ſavoir par lui le ſort de Claremonde.
Ce doux rayon d'eſpoir Cléomadès ſoudain
L'embraſſe, et dès le lendemain,
Il ne balance pas à ſe mettre en campagne.
Les trois filles d'honneur, avec leurs trois époux,
Plus tard viendront le rejoindre en Eſpagne,
Si le deſtin pour lui devient plus doux
Et lui fait retrouver ſa perle ſans ſeconde,
Sa Claremondè!

Voilà donc chevauchant et par monts et par vaux
Notre Cléomadès en ſongeant à ſes maux.
Quand on promène ſeul une douleur interne,
On s'inquiète peu dans ſes triſtes humeurs
Du pays qu'on parcourt d'admirer les ſplendeurs.
Or de Cléomadès le but était Salerne.
Au bout de quelques jours
Il arrive dans les faubourgs,
Et de St. Julien il deſcend à l'image.
Près de ſon hôte, il s'informe du ſage:
" Ah! nous l'avons perdu depuis un an, Seigneur!"
Répond l'hôte, " et pour nous c'eſt un bien grand malheur,
Il eut rendu, ſur ma parole,
A la raiſon une bien belle folle,
Dont notre prince eſt amoureux,
Et qu'il veut épouſer quand même,
Quoiqu'elle ſoit, dit-on, d'aſſez bas lieux,
Mais lui ne s'en ſoucie . . il l'aime!"

Du beau Cléomadès ne dirai la douleur
En apprenant la mort du ſage,
Il s'en fallut bien peu qu'il ne perdit courage
Oyant un auſſi grand malheur.
Si que ſon hôte en le voyant rêveur,
Lui raconta pour le diſtraire
L'hiſtoire du boſſu, de la belle étrangère,
Et comment le Roi Mendulus
De l'adorable fille a juré *mordicus*,
De faire inceſſament ſa Reine,
Et de tous ſes Etats la noble Souveraine;
Comment en apprenant un auſſi grand honneur,
Et pour elle un ſi grand bonheur,

Cette perſonne ſi jolie
Sur ſon chemin a trouvé la folie.
De Cléomadès ce récit
A calmé la douleur, a raſſaini l'eſprit.
On doit penſer qu'il ne ſe fait pas faute
Sur tous les tons d'interroger ſon hôte,
Qui, charmé de trouver un auditeur courtois,
Finit par lui parler de ce cheval de bois
Trouvé près du boſſu, que le Roi de Salerne
A fait ſerrer comme un joujou moderne.
Notre Prince à ces mots
Saute au cou de ſon hôte, et lui dit plein de joie :
"Dans ce pays c'eſt le ciel qui m'envoie,
J'ai des ſecrets certains pour guérir tous les maux
Qui dérivent de la folie ;
Votre fortune eſt faite, ici je le publie,
Et la mienne auſſi donc!—Il faut mettre ſoudain
Cette énorme affaire en bon train,
Et m'aboucher à votre Souverain.
Mais comme à l'aſpect de mes armes,
Il pourrait bien n'avoir confiance en mes charmes,
Procurez-moi robe de médecin,
Et le bonnet avec ;—couvrirai mon viſage
D'une barbe poſtiche,—et paſſerai pour ſage.
Quand au ſuccès il eſt certain,
Ou bien j'y perdrai mon latin :
Je réponds de la cure,
Et ta fortune eſt faite, ami, la choſe eſt ſûre,
Car des préſents du Roi
Une égale moitié ſera ta part à toi!"

L'hôte bien vite a fait le néceſſaire.
Cléomadès eſt un ſavant en *us ;*

Notre hôte alors ſe rend chez le Roi Mendulus,
Et lui conte, en faiſant mouſſer ſon ſavoir-faire,
Qu'eſt deſcendu chez lui ce matin un docteur
Qui dit qu'il eſt certain de guérir ſa maîtreſſe.
" Chez toi, va le chercher," dit le Roi, " le temps preſſe,
Vite amène-moi ſa grandeur!"

Cléomadès, muni du gant de Claremonde,
Marchant comme un docteur de ſcience profonde,
Et non comme un olibrius,
Portant en main une longue baguette
Qui poſsède, dit-il, mainte vertu ſecrète,
Eſt conduit au palais devant le Mendulus.
Ce prince au grand docteur fait un accueil honnête.
"Il pourra des grandeurs atteindre juſqu'au faîte,"
Lui dit-il, " s'il parvient à rendre à la raiſon
Des belles la plus belle—oui, ſans comparaiſon."
" Sire! ma ſcience eſt profonde!"
A dit le modeſte docteur:
"Je ſuis connu de par le monde,
Et nul de mon ſavoir ne fut à la hauteur."
Le Roi donc le conduit ſoudain à Claremonde;
Mais la Princeſſe en voyant l'étranger
Redouble de fureur, redouble de folie,
Et tout à coup retombe en ſa mélancolie,
Dit qu'elle veut mourir ;—qu'elle ne veut manger,
Puis après dit au Roi : " Me trouvez-vous jolie?
—' Oui,' dites-vous, eh! bien faiſons donc chère-lie!"
Et puis elle lui tient des propos amoureux
Suivis bientôt de cris affreux.
" Vous le voyez, docteur!" dit le Roi de Salerne;

" Elle eſt folle, voyez ! . . . comme ſon œil eſt terne
Maintenant !—regardez ! le voici tout hagard !
En ſon repos pourtant ſi doux eſt ce regard ! . . . . ."
" Ne vous étonnez de rien, Sire,
Mon pouvoir eſt ſi grand,—ſi grand eſt mon empire
Sur les fous,—que dans un inſtant
Je m'en vais la calmer,—en lui montrant ce gant !"
Et ce diſant, il s'en vient auprès d'elle,
Et porte le gant ſous ſes yeux,
Pour le lui faire ſentir mieux.
A l'aſpect de ſon gant, la belle
Du médecin enviſage les traits,
Et de ſuite, malgré la robe,
Et malgré le bonnet, et le tout qui l'englobe,
Reconnait ſon Cléomadès.
Auſſitôt, ô prodige !
Elle ſe calme, et du faux médecin
Nonchalamment prenant la main,
Comme pour s'appuyer contre un dernier vertige,
Elle la preſſe tendrement,
Et comble ainſi de bonheur ſon amant.
" Phyſicien !" tout à coup lui dit-elle,
" Ton gant m'a fait grand bien—ce n'eſt pas bagatelle
Pour moi ; c'eſt plus que le Pérou
C'eſt sûr ! . . Mais te tiens auſſi fou,
Sur ma parole,
Qu'on dit que je ſuis folle.
Tu fais ici l'important, je le vois,
Et pourtant mon cheval de bois
En fait plus que toi d'aventure,
Tant eſt ſavante ſa nature !
Je voudrais bien le voir diſputer avec toi
Devant le Roi !

Il raiſonnerait mieux qu'un moine,
S'il pouvait de Séville encor manger l'avoine!"

En tenant ces propos comme en ſon déſarroi,
La jeune Claremonde
Levait au ciel les plus beaux yeux du monde,
Son frais viſage avait repris
Sa céleſte beauté, ſon charmant coloris,
Et Mendulus, de plus en plus épris,
Diſait au médecin: "Sauvez tout ce que j'aime!
N'eſt-ce pas vrai qu'elle eſt d'une beauté ſuprême!"
—"Oui, certes," dit le médecin,
"En elle tout parait divin!
Et j'ai vu rarement un ſi joli viſage.
Mais votre Majeſté comprendra, je le gage,
Que tout d'abord il faut avoir, en vérité,
L'air de faire à ſa volonté,
Pour pouvoir arriver à l'inſtant favorable
Où ſon eſprit n'étant plus irritable,
Il deviendra facile lui donner
Ce qui de la raiſon doit lui rendre l'uſage,
Et pour jamais déſarçonner
Ses propos diſcordants ſi mêlés d'alliage."
Mendulus du docteur trouve l'avis fort ſage,
Et lui dit qu'en ce ſens il eſt bon d'ordonner.
Alors le faux docteur lui dit: "Belle Treuvée,
Je ne refuſe point, ce n'eſt pour moi corvée
De diſputer avec votre cheval;
Il m'eſt arrivé dà, c'était original
Converſer avec carpe œuvée
D'un tour d'eſprit très libéral.
Contre tels animaux ſoutenir une thèſe
Eſt, ſoit dit entre parenthèſe,

Chofe affez difficile en ce qu'ils font toujours
Aux raifonnements un peu fourds,
Mais fi fur ce terrain on ne peut les convaincre,
Par l'adreffe, le crois, on peut fouvent les vaincre,
Adonc faites ici venir votre cheval!"

"Ah! pauvre bête! ah! drôle d'animal!"
Dit Claremonde, en éclatant de rire;
"Mon cheval, je dois te le dire,
Vaut mieux, rien qu'en fon front, que ta carpe au
total.
Il ne fe laiffe pas conduire,
Ni par nul paltoquet féduire,
Mais il aime, c'eft là fon goût,
A fe faire porter partout
Par des ânes de ton efpèce;
Adonc va le chercher et bien le tiens en laiffe,
Et puis reviens pour calmer mon ennui,
Si tu l'ofes, grigou, difputer avec lui."

Cléomadès alors à Mendulus dit: "Sire!
Rien ne réfifte à mon favoir,
Et dans cette folie il m'eft aifé de voir
Que cette jeune femme a vu dans fon délire,
Et c'eft cela qui lui fait mal,
Un cheval!
Daignez donc pour complaire à fa mutinerie,
Ordonner qu'on amène ici
Un cheval de votre écurie,
Et bientôt nous aurons vu fi
Cette douce condefcendance
Met fin à fon extravagance."

Mendulus, qui ſe croit très fort,
Lui répond : "Cher docteur ! je crois ſans nul effort
Deviner mieux que vous, ce qu'elle veut nous dire.
Vous aller voir ! je ſuis malin Meſſire !"
Alors il ordonne en ſournois
D'apporter au jardin ſus ! le cheval de bois.

Puis s'approchant de la Princeſſe :
" Belle Treuvée !" a-t-il dit, " le cheval
Dans votre appartement, et ce ſerait fatal,
Pourrait ſe conduire aſſez mal,
Deſcendons au jardin doucement, rien ne preſſe,
Il ſera là dans un moment,
Puiſque tel eſt votre agrément !"

" Petit Roi ! mon ami," rétorque Claremonde,
" Tu raiſonnes bien mieux, meilleure eſt ta faconde,
Que ce benêt phyſicien
Qui, je le crois, n'eſt bon à rien.
Viens, mon enfant," ajoute-t-elle,
Avec un regard enchanteur,
" Et donne-moi le bras, ne ſuis-je pas ta belle ?
N'es-tu pas mon adorateur ?"

Mendulus, enchanté d'être dans ſa faveur,
Prend ſon bras, ſur lequel elle appuie avec grâce,
Tandis qu'elle menace
De ſon autre main le docteur,
Qui, lui, très gravement s'avance ſans rien dire ;
Et tous les courtiſans de rire !
On arrive au jardin tout le monde à la fois.
Bientôt ſur la pelouſe eſt le cheval de bois.
Sitôt que le voit la Princeſſe

Elle l'embraſſe et lui fait grand ſalamalec :
" Oh ! mon cher ! " lui dit-elle, avec vive tendreſſe,
" Comme te voilà maigre et ſec !
On t'a laiſſé mourir de faim, c'eſt choſe ſûre,
Mais je vais t'en donner du foin, de la verdure,
Que c'eſt méchant à vous, ô Roi !
D'avoir ainſi laiſſé mourir mon palefroi ! "

Sur ce, la belle Claremonde
Aux yeux de tout ce monde,
Va ramaſſer des herbes et des fleurs
Pour le cheval de bois objet de ſes faveurs.
Pendant ce temps avec myſtère
Cléomadès va trouver Mendulus,
Et lui dit à l'oreille : " En cela ſeul j'eſpère,
Car dans cette bouteille eſt l'eſprit, le virus,
Ou, ſi mieux vous aimez, la lie
De la folie.
Or, quand on a trop bu, le ſeul remède au mal
Eſt de reboire encor pour le moins un bocal.
Ça parait *épatant !* que méthode pareille ! . . . .
Il n'en eſt pas moins vrai que c'eſt une merveille,
Qui portera mon nom, ma gloire, *et cætera*
Sæculorum per ſæcula.
Adonc ſi nous pouvons à votre chère amie
Faire avaler dans peu ce tréſor de chimie,
Sitôt que ſon goſier ſentira la chaleur
De cette adorable liqueur,
A la raiſon elle ſera rendue,
Auſſi vite, c'eſt ſûr, que l'éclair fend la nue ! "

Pendant que ſe braſſait ce ſublime *a parte,*
Claremonde de ſon côté

De ſa raiſon ſemblant recouvrer l'étendue
A changé de folie, et feint d'avoir enfin
Grand' confiance au médecin.
" Oh! cher phyſicien!" lui dit-elle, " ô grand homme!
Si du ſavoir voulez gagner la pomme,
Secourez-moi, j'ai confiance en vous.
Sur ce cheval prenez-moi, vertuchoux!
Et tirez-moi des mains de cette populace
Qui me fatigue et qui me laſſe.
Sur ſon front trouverez, corbleu! ma guériſon,
Et de ſuite au galop reviendra ma raiſon!"

" Que faut-il faire? ô Roi! je vous conſulte,"
A dit Cléomadès.—" Monter ſur le cheval,"
Lui répond Mendulus, " et le remède occulte
Le lui faire avaler, ma foi, tant bien que mal!"
Sur ce, le Roi prend la Princeſſe
Et la paſſe au docteur avec aſſez d'adreſſe;
Lui, l'aſſeoit bien ſur le cheval,
Et puis il feint d'aller chercher à ſon frontal
L'indicible merveille
Qui bien tranquillement giſait dans la bouteille.
Cric crac!
Il tourne vite la cheville;
Et le cheval quittant auſſitôt ſon bivouac
S'élève dans l'air et frétille.
Qui fut étonné? . . . Mendulus!
Sa cour et lui pouſſent des cris confus! . . .
Cléomadès alors jetant ſa barbe à terre,
Dit au Roi Mendulus: " Je ſuis Cléomadès,
Prince d'Eſpagne et d'autres lieux, exprès

Venu pour enlever cette belle étrangère,
Elle même fille de Roi,
Qui m'aimant ne pouvait vous époufer, ma foi!"
Difant ces mots, jufqu'à perte de vue
Il laiffa fon cheval monter devers la nue,
Et très furpris le Mendulus
Rentra chez lui, paffablement confus! . . .

En traverfant ainfi le monde,
Cléomadès et Claremonde
Etant l'un de l'autre amoureux
Conjuguèrent à qui mieux mieux
Dans prefque tous fes temps le gentil verbe: "J'aime!"
Ce fut pour eux plaifir extrême.
A Séville nos amoureux
Le lendemain defcendaient tous les deux
Frais et difpos. Le Roi d'Efpagne
Et la Reine qui l'accompagne
Bien tendrement les preffent dans leurs bras,
Car les revoir pour eux était un grand foulas.
Comme les jeunes gens, ma foi, grillaient d'envie,
Au plutôt de marcher à l'amble dans la vie,
On accéléra leur hymen,
Et l'on mena les chofes de la forte
Que de l'amour, de fon Eden,
L'archevêque le lendemain
Saintement leur ouvrait la porte.
Si je voulais allonger mon récit,
Et vous prouver à tous que je fuis érudit,
Je vous dirais comment paffa la matinée,
Les jeux divers auffi de la journée,
Comment fut le repas, les mets qu'on y put voir,
Mais ce ferait trop long;—je paffe vite au foir

Pour vous parler de la musique
Qui, m'assure-t-on, fut unique,
En abrégé voici ce qu'en ai pu savoir.
A ce concert des épousailles
On entendit d'abord harpes, rotes, canons,
Tabours sarrasinois, cymbales, tympanons,
Puis estives de Cornouailles;
Puis rubélès, cors, et demi-canons,
Doucines et grosses araines,
Ce qui plut beaucoup aux deux Reines;
Puis le psalterion,
Le roi des instruments, leur damant le pion,
Puis la flaüte de Béhaigne,
Et la mandore et le flaios,
Voire la gigue d'Alemaigne
Qui fatiguaient parfois les doux échos.
Avec des instruments de nature pareille
On prétendait jadis qu'on plaisait à l'oreille,
Mais je ne sais vraiment si l'on plaisait au cœur,
Qu'en pensez-vous, ami lecteur?

En sortant du concert la belle Claremonde
Se retira dans un boudoir bien frais,
Où dès qu'il eut dit bon soir à son monde,
Vint la rejoindre enfin le beau Cléomadès.
Ma plume chaste ici ne veut inscrire
Ce qu'en cette nuit là ces gens purent se dire;
Ils étaient amoureux, vous ne l'ignorez pas,
Je les laisse entr'eux causer bas.

Une vieille chanson d'un faire assez précoce,
Adresse aux conviés ce refrain aigre-doux:
« Allez-vous'en, gens de la noce,

Allez-vous en chacun chez vous,
Notre fille eſt mariée,
Nous n'avons plus beſoin de vous!"
De mon pupitre à la criée
Je proclame ce fait en vers :
Un tel dicton eſt un—outrage à l'univers!
Auſſi de mes héros après le mariage,
Ne veux vous renvoyer, Meſſieurs, chacun chez vous,
Sans vous en dire davantage,
De vous en dire plus, voyez! je ſuis jaloux.

Donc on fit envoyer un bien preſſant meſſage
A Cornuant Roi de Touſcan,
Lui diſant que la belle Claremonde,
Après avoir erré de par le monde,
Etait enfin ſur le ſol caſtillan,
Et de Cléomadès l'épouſe bien aimée ;
Que de revoir ſon père elle ſerait charmée.
Cornuant pour partir ne perdit pas un jour;
Puis à Séville avec ſa cour
Il arriva pour embraſſer ſa fille,
Qu'il trouva, ma foi, bien gentille.
Comme le Roi d'Eſpagne était un Roi courtois,
Il y eut fêtes et tournois.
Dans un de ces tournois de ce Roi de Caſtille
On vit paraître une belle quadrille
De chevaliers ſuperbement vêtus,
Mais qui, tous les quatre têtus,
Perſiſtaient à vouloir, ſans raiſon ni ſans rime,
En ces lieux garder l'anonyme.
Leur chef, moi je le ſais, était Liopatris,
Qui de Cléomadès voulait dans cette eſcrime
Se venger,—mais alors il n'avait vu Maxime.

Quand il la vit, d'elle il devint épris,
Impunément on n'eſt pas belliſſime!
Si que Liopatris dit à Cléomadès,
Un jour en levant ſa viſière :
" Votre ſœur à mon cœur eſt chère,
J'admire beaucoup ſes attraits,
Et ſi de Monſieur votre père,
Et de Madame votre mère,
Je pouvais l'obtenir j'en ſerais trés charmé,
Surtout de votre ſœur ſi pouvais être aimé."
Le Roi Liopatris était un fort bel homme,
Ce qui fit que Maxime en ſomme
L'agréa pour époux. Il fut très bien reçu,
C'eſt qu'il valait bien mieux que le vilain boſſu!
Or, quelque temps après on fit les accordailles,
Et puis bientôt les épouſailles,
En ſorte que ce fut des fêtes tous les jours,
Si que de peuple vint, ma foi, fameux concours.
Lyriadès et Gayette et Florette
Qui d'un époux chacune avait ſu faire emplette,
Toutes trois avec leurs maris
Qui de les poſſéder n'étaient du tout marris,
Vinrent auſſi racheter la promeſſe
Faite à Cléomadès, et revoir la Princeſſe,
Et tous ces époux fortunés
Tous très ſatisfaits d'être nés,
Formèrent une cour aimable
Où l'on trouva toujours l'utile et l'agréable!

En quelques mots maintenant je finis,
Et comme un conteur bien appris,
Je vous dirai que la Géline
Qui, dit-on, poſſédait la voix la plus divine

Voire ſes trois gentils pouſſins
Reſtés toujours bien enfantins,
Et le petit homme à la trompe,
Furent placés, ſi ne me trompe,
Ainſi que le cheval de bois
Dans le garde-meuble des Rois
D'Eſpagne.
De nos jours on le ſait, on joue à qui perd gagne.
Or, comme feu monſieur Vautour,
Me ſuis laiſſé dire qu'un jour
Au palais il y eut un immenſe incendie,
Au beau milieu duquel on entendit
Délicieuſe mélodie,
C'était notre Géline hélas ! rendant l'eſprit.
On entendit auſſi lorſque ſe tut la pompe,
Un ſon ſtrident, perçant l'écho,
Puis s'éloignant piano, piano,
C'était le dernier cri du pauvre homme à la trompe.
Enfin on entendit encore cette fois
Un bruit de vent épouvantable,
Un henniſſement effroyable,
C'était le hurlement, c'était la triſte voix
Modulée en mourant par le cheval de bois.
Tous ces faits là ſont véritables,
N'allez les prendre pour des fables !
Depuis dans nos près, nos vallons,
Nous avons vu ce courſier non magique
Grimper dans l'air, c'eſt un fait authentique,
En forme d'immenſes ballons.
Maelzel dont le nom eſt en ſi grande pompe,
A fait bien mieux encor que notre homme à la trompe ;
Et des Gélines donc ! . . . il en eſt juſqu'à trois
Qui chacune du chant dominant ſouveraine

Euſſent pu certe au giron d'une Reine
Tous les trois jours pondre trois fois,
Une perle de choix.

Et maintenant il faut conclure au bout du compte,
Et vous dire pourquoi vous ai narré ce conte
De Claremonde et de Cléomadès
Que nous tenons, le ſavez, d'Adénès.
C'eſt pour vous dire et vous redire,
Duſsé-je un peu vous ennuyer,
Que Chaucer, le premier Baron de cet Empire
Y fut *puiſer* ſon *Ecuyer.*
Et n'allez pas refuſer de me croire,
De l'Ecuyer daignez re-parcourir l'hiſtoire,
Vous y trouverez le grimoire
De ſon cheval d'airain, dans mon cheval de bois,
Tous les deux ont même harnois.
Ne puis admettre, choſe ſûre,
Comme un ſimple effet du hazard,
Ou, ſi mieux vous aimez, comme un effet de l'art,
Les mêmes faits, la même contexture,
Qui dans Chaucer ou bien dans Adénès
Produiſent les mêmes effets.
Après avoir décrit les *trois* merveilles,
Adénès et Chaucer font *tout à fait pareilles*
Nombreuſes obſervations,
Et ſtupides réflexions,
Qu'en la bouche *du peuple* ils mettent d'aventure,
Sur les *trois* dons, ſur leur manufacture.
Voyez Chaucer, du vers dix mille cinq cent dix
Juſqu'au cinq cent ſoixante ſix,*

* "Thus ſeyen the peple, and drawen hem apart."
CHAUCER's *Squyere's Tale.*

Et veuillez écouter Maître Adénès lui même
Dont je cite ici le poème:

" Gent de petit entendement
Demandent à la fois comment
Teles chofes puent eftre faites . . . .
Aucun en font tout efbahi:
Et favés vous que je leur di?
Je leur dis que nigromancie
Eft moult merveileufe clergie,
Car mainte merveille en a on
Faite pieça, bien le fet on."

Après cela, lecteurs, fi ne voulez me croire,
Ne vous enverrai pas, car ne fuis un brutal,
A Bath—à Coventry—dans quelqu'endroit notoire
D'une façon imprécatoire!
Mais je vous enverrai d'Adénès au cheval,
Au Manufcrit de l'Arfenal,
Folio fept.—Sur ce, n'aurez pas de déboire.
Et maintenant croyez ou non, ça m'eft égal,
De vous je prends congé mon benin auditoire,
Car ici finit mon hiftoire:
Jufqu'au revoir
Bonfoir!

FIN.



SOUS PRESSE.

To be published on the 1*st of December*, 1859.

BEAUTÉS DE LA POËSIE ANGLAISE,

PAR LE CHEVALIER DE CHATELAIN.

Translator of Chaucer's Canterbury Tales, Gay's Fables, Longfellow's Evangéline, Les Moines de Kilcré, etc. etc.

THE translator's chief aim is to introduce to the knowledge of such of his countrymen as are not familiar with Chaucer's and Shakespeare's language, the *Beauties of both the ancient and modern poets of Great Britain and America.* In making his selection, the translator has not, however, been solely guided by the magic of a name. He has, so to speak, not merely followed the highways, but likewise rambled into the by-ways of literature, and culled many a wild flower to weave into his poetic garland. Hence poets as yet unknown to fame, and poetry unfathered by aught beyond an initial, or some asterisks, will be found side by side with the productions of more illustrious or more fortunate Bards.

Albeit, sharing the opinion of those who hold that nothing can replace the delight of reading these poets in their original tongue, the translator cannot but think it were a pity that so many gems "of purest ray serene," that deck England's and America's poetic crown, should be utterly lost to the French reader, in these days of international exchange of thoughts and ideas: especially as many of the best English and American poets appeal quite as much to the sense as to the ear, and trust to something beyond the untranslatable charm of mere language to interest the reader. Where rhyme and reason are combined, though the former may evaporate in a translation, the latter is perforce retained.

It was the translator's intention, in the first instance, to publish the text of the original English poems opposite his translation, as in the case of Chaucer's "The Floure and the Leafe," and of his two first editions of Gay's Fables. But the translator had reckoned without his host, or rather without the publishers, several of whom put their veto upon his reproducing even a specimen of the works of those authors whose copyright was their property. Nay more—several authors (*mirabile dictu!*) threatened the translator with an injunction, a word of capacious signification, if he ventured to publish, not only the originals of the translations, but even the translations themselves!!!

The translator will publish the two volumes, of about 400 pages each, containing "Les Beautés de

la Poësie Anglaise," on the 1st of December next (1859). The work, which is now complete, is the fruit of above ten years' incessant labour.

The price of the two volumes (of the same size as the translation of Chaucer's "Canterbury Tales") will be ONE GUINEA to subscribers.

From the 1st of July, 1859, the work will be charged 1*l.* 11*s.* 6*d.* Only a very few copies will be printed over and above the number of subscribers, who will have sent in their names previous to the 30th of June, 1859.

Persons desirous of becoming subscribers can send in their names, but without paying anything in advance, to Mr. B. M. Pickering, Publisher, 196, Piccadilly, W., or to the Chevalier de Chatelain, 27, Grafton Place, Euston Square, N. W.

The following names have been entered as subscribers to "Les Beautés de la Poësie Anglaise" since 1852.

Abbott, Mrs. Montague Vernon.
Arnold, Edwin, Esq.

Ballantine, James, Esq. d'Edinburgh.
Barker, D. W. Esq. de Worcester.
Bartholomew, Valentine, Esq.
Beasley, S. N. Esq.
Bélard, Madame, 12 copies.
Boinville (de), A. Esq.

Bonjour, Casimir, (feu) homme de lettres, Paris.
Buchanan, Robert W. Esq. de Glasgow.

Campbell, Thomas, Esq. (feu).
Cecil, Henry, Esq.
Cowper, James, Esq. de Swansea.

Dawnbarn, Miss Elisabeth.
Delepierre, Monsieur, L.L.D., F.S.A.
Denecourt, Monsieur A. homme de lettres, Fontainebleau.
Dobell, John, Esq.

Ellesmere, The Right Honourable the late Earl of.
Englishman (An), the author of the admirable letters on the Coup d'Etat of the 2nd December, 4 copies.

Fellows, Mrs. F. P. de Wolverhampton.
Flight, E. G. Esq.
Fisher, Richard Trott, Esq.
Fitzhugh, Francis, Esq.

Gannon, N. I. Esq.
Garcin de Tassy, Monsieur, de l'Institut de France.
Grazebrook, Henry, Esq. de Liverpool, 2 copies.
Gidley, L. Esq.

Hamerton, Philip Gilbert, Esq.
Hingeston, F. C. Esq. d'Oxford.
Hogan, Miss.

Johnston, William, Esq.

Langford, J. A. Esq. de Birmingham.
Leekey, John, jun. Esq.
L'Estrade, Monsieur A.
Locker, L. Esq.
Lowell, H. Esq. 4 copies.

Mackesie, Mrs. E. M.
McCarthy, D. F. Esq. de Dublin.
McCrie, George, Esq.
Mant, Rev. F. W.
Marston, Westland, Esq.
Matson, Rev. W. E. de Havant.
Milligan, Miss Sophia, de l'Ile de Wight, 5 copies.
Mogridge, E. C. Esq. d'Harborne.
Molé, Comte (feu) de l'Académie Française.

Newbigging, Thomas, Esq.

Pope, Rev. W. Langley, d'Exmouth.
Potts, Robert, Esq. de Cambridge, 6 copies.

Reade, J. E. Esq.
Reynolds, G. W. M. Esq. 4 copies.

Sargood, A. Esq.
Scott, Patrick, Esq.
Shepherd, Richard H. Esq.
Snow, Robert, Esq. (feu).
Sutherland, S. G. le Duc de.
Swain, Charles, Esq. de Manchester.

Tupper, Martin F. Esq. d'Albury Vale.

Webb, Sir Henry, Bart.
Wilson, George, Esq. de Leeds.
Winthorp, Sargent, Monsieur, (de Philadelphie.)

Y. Z. (de New York), 50 copies.

Les quatre poèmes qui suivent peuvent donner une idée de la collection que nous appellons " Les Beautés." " Les Malgré ça du Pauvre," (A Man's a Man for a' that,)—" La Forge aux Ancres," (The Forging of the Anchor,)—" Burns "—poème écrit en l'honneur du barde Ecossais par le poète américain Fitz-greene Halleck, poème qui dépasse de mille coudées la *pauvreté* couronnée dernièrement au Crystal Palace ;—la traduction de trois chefs-d'œuvre, et " Rien," (Nothing),—traduction difficile d'une agréable plaisanterie, supérieure, à notre avis, à celle du Comte de Rochester *Upon Nothing*. Dans notre pensée si nos deux futurs volumes ne devaient se composer que de chefs-d'œuvre classiques, ils courraient grand risque d'être *majestueusement* ennuyeux, c'est ce que nous voulons tâcher d'éviter ; d'ailleurs, après la tragédie grandiose et sublime, la comédie plaît, et notre œil qui vient de contempler les magnificences du ciel trouve encore du plaisir et même de l'admiration de reste pour la simple paquerette, cette gentille étoile qui diapre si gracieusement le firmament terrestre, legazon des champs.

LES MALGRE ÇA DU PAUVRE.

Traduit de l'Ecossais de Robert Burns.

QU'UN honnête homme pauvre ait le honteux
caprice
De courber le front pour cela,
Foin du poltron, pauvreté n'est pas vice,
Soyons pauvres, malgré cela.
Qui travaille ici bas peut regarder sans crainte
Le riche pour cela,
D'une guinée en or le rang n'est que l'empreinte,
Et l'homme est l'or, malgré cela !

Avec habit de bure, avec repas modeste
Est-on moins libre pour cela ?
La gloriole aux sots ! nargue du reste !
L'homme est l'homme malgré cela !
De pompeux oripeaux font-ils les gentilhommes ?
Vanité tout cela !
Quelque pauvre qu'il soit, pour moi le Roi des hommes
C'est l'honnête homme malgré ça !

Regardez-moi ce paon qui pose et fait la roue,
C'est un Lord, et rien moins que ça ;
A le flatter voyez chacun s'enroue,
Ce n'est qu'un sot, malgré cela.

A montrer ses crachats son fol orgueil aspire,
Clinquant que tout cela !
Ce brillant paltoquet, c'est un fort pauvre sire
Près d'un homme, malgré cela !

Un Roi peut fabriquer un Chevalier, un Comte,
Marquis et Ducs, *et cætera.*
Mais son vouloir ne peut faire à bon compte
Un homme de bien malgré ça :
Grandeurs et dignités, joyaux de la puissance
Hochets que tout cela !
Le bon sens, la vertu, la noble indépendance,
Sont les vrais Rois, malgré cela !

Prions donc tous le ciel que le jour puisse naître
Où le bon sens et tout cela,
Sans passeport, en se faisant connaître
Circuleront malgré cela.
Non le temps n'est pas loin où sur chaque hémisphère
Malgré ci, malgré ça,
De par l'humanité l'homme sera le frère
De tous les hommes malgré ça !

LA FORGE AUX ANCRES.

Traduit de l'Anglais de SAMUEL FERGUSON, M.R.I.A.

VITE à la forge! . . . allons y voir forger l'engin [Dauphin!
Qu'on dépèce aujourd'hui pour l'ancre du
La forge maintenant est d'une chaleur blanche,
Les soufflets ne vont plus, et la flamme s'étanche.
Regardez! de la forge au beau milieu du front
Voyez-vous folâtrer de petites flammêches,
On dirait que d'or pur ce sont de vives flèches
Qui vont en sautillant s'incruster au plafond.
Voyez les forgerons! leurs fortes silhouettes
S'allongent sur les murs comme ombres en goguettes,
De tabliers de buffle ils sont tous cuirassés,
Les uns battent le fer sans jamais dire assez,
Sans faire un temps d'arrêt sur leurs marteaux d'enclume;
Les autres font jouer comme légère plume
Là bas
Sans s'émouvoir, le lourd vindas.

Le vindas tend soudain les chaînes de la moufle
Le noir monceau se soulève d'en bas,
Et bientôt se désemmitoufle,
Et chaque effort produit un glas.
L'amalgame surgit, mugit comme une bête,

Brise tout, car rien ne l'arrête;
Quel flamboiement Vulcain!.. ô Vulcain quel brasier!
C'est ébouriffant de lumière!
Du haut de son orbite altier,
Le soleil ne voit pas, quand il lorgne la terre,
Spectacle aussi terrible, aussi crânement beau
Que cette forge et son flambant museau!
Les empanons noircis, et le foyer livide
De fantômes errants peuplent l'immense vide,
Et les forgerons à l'entour
De cette nuit rivalisant le jour,
Debout, et sans pâlir, comme une troupe ardente,
Visagent l'ennemi sans sentir l'épouvante,
Et lorsque pantelant tour à tour blanc et bleu
Sur l'enclume, le monstre, en s'agitant s'affaisse
A travers sa toison de braise,
Leur face aux forgerons elle est couleur de feu!
Hourrah! ont-ils crié. Sus! jaillis! jaillis flamme!
Et puis pan pan, pan pan, pan pan font les marteaux,
Et l'éclair en sifflant surgit de l'amalgame,
Et le martellement va troubler les échos.
Sous chaque coup vibrant naît, bruït l'étincelle
Qui va souvent chercher querelle
A l'armure du forgeron,
Et maugréant s'éteint contre son lourd plastron,
Obligée ainsi de descendre
En cendre;
Tandis qu'étouffant de chaleur
Le forgeron, acharné travailleur,
A chaque coup de marteau qui retombe

Lâche un "Ho!" guttural, strident qui part du cœur
Et sur l'engin brûlant tombe comme une bombe !

Mes maîtres sus ! dehors ! . . —Au bas encor du feu !
Forgeons une ancre—une ancre !—une ancre enfin morbleu !
Une ancre épaisse et large, et qui comme une fourche
Prenne le grain—de mer ;—vaillante ancre d'affourche ;
Car un vrai cœur de fer dépend de chaque coup
Que nous donnons ;—donnons en donc beaucoup.
D'ici je vois le bon navire
Mouillé dans une rade où contre lui conspire
Et le rescif et le roulis,
Et des lames d'argent l'effrayant cliquetis ;
C'est mer sur mer de la proue à la poupe,
A bas est le grand mât, au diable est la chaloupe,
Le gouvernail parti sur l'océan bien noir,
Braves marins ! pour vous, mais point de désespoir,
Car l'ancre d'affourche vous reste,
Et sa puissance est manifeste ;
Elle est là sans broncher : quand tanguez jusqu'aux cieux
Elle lève le front pour vous regarder mieux,
Et seulement pour vous dire et redire :
" Ne craignez rien pour le navire !
L'ouragan veut en vain lui crever la paroi,
Fichtre ne suis-je pas là Moi !"

Sus ! balancez vos coups—en mesure ! . . en mesure !
Vos coups sont pour l'oreille une musique pure,
Plus douce au cœur que tous les carillons
Des saints clochers chantant de joyeux réveillons,
Mais tout en brandissant vos forts marteaux d'enclume
Chantez,—qui chante ne prend rhume,
Et que votre refrain soit un refrain de Roi,
De l'enclume chantez l'ancre est la Reine, quoi !
Et nous qui la forgeons sommes, quoiqu'on en dise,
Des ouvriers Royaux, honni qui ne nous prise !

Frappons ! frappons ! frappons ! nos énormes marteaux
D'un son plus métallique ont troublé les échos !
Nous avançons amis ! à l'ouvrage ! à l'ouvrage !
Bientôt notre ancre échangera, je gage,
D'un attirail de feu son lit resplendissant
Contre le hamac croupissant
D'un vaisseau qui n'en peut, qui toujours se balance
Au seul air d'une même danse,
Air assez souvent languissant ;
Ou pour une couchette et de vase et d'argile
Où son anneau devra se tenir immobile !
Notre ancre échangera bientôt les joyeux cris
De nos ouvriers réunis,
Contre les hourras lamentables
Des matelots ; les " oh ! eh ! oh !"—cris pitoyables,
Qui des pauvres marins expriment la douleur
En quittant les objets long-temps chers à leur cœur !

Enfin dans d'immenses ténèbres
Passant par tous les tons livides et funèbres
L'ancre finit par s'assombrir,
Ma fine ! bien tournée,—et qui ne peut faillir,
(Tant elle est forte en s'esquivant du
moule)
A défier le rescif et la houle.
O gardienne fidèle et bien digne de foi,
Si tu pouvais vivre aussi bien que moi,
Quels seraient tes plaisirs sous la voûte profonde
De la profonde mer, en merveilles féconde !
Un plongeur a-t-il vu jamais
De ce monde en dessous les immenses forêts ?
Du monstre frimaté tu verrais les cavernes
Qui des baleines sont les clubs et les tavernes ?
Oh ! vrai je voudrais comme toi
Sentir tourbillonner la mer autour de moi ?
Puis au fin fond du fond dans les herbes marines
M'en aller guerroyer du soir jusqu'à matines
Contre la Licorne de mer,
Et malgré sa corne d'ivoire
La laisser sur le sol les quatre fers en l'air
Demandant mais en vain à boire ;
Et puis tombant sur l'Empereur
Lui confisquer son glaive en narguant sa fureur ;
Et puis encor de rire au puissant avaloire
Du Requin grimaçant, entr'ouvrant la mâchoire ;
Sur le dos du Kraken puis de se goberger,
Alors que l'animal énorme

Etale son immense forme
Comme un lourdaud qu'il est, fort long-temps sans bouger,
Sur des milliers de milles
Improvisant ainsi des îles,
Jusqu'à ce que sortant de son sommeil épais,
Comme un volcan il roule au loin prendre un relais;
Puis s'élancer tout d'une haleine
Contre les Veaux Marins qui paissent sur son dos,
Ou tranquilles sont en repos
Du monstre affreux sur la bedaine;
Ou bien dans quelque vert recoin
Autrefois le boudoir de quelque jeune Ondine,
Aller trouver, esquivant le Marsouin,
Une Sirène à voix divine;
Ou bien au fond de cet humide enfer
Aller turlupiner le long Serpent de mer.

Pêcheur de l'océan, que belles sont tes chasses!
Le Dauphin qui te porte est si haut sur échasses!
Mille tonnes, voilà son poids!
Et toi, quand tu le veux tu le retiens pantois;
De nuit, de jour, c'est là ton passe-temps, ta gloire,
Sur les brisants vaincus tu poses ta victoire,
Pêcheur de l'océan! . . . Mais tu n'es pas pêcheur!
Le plaisir du pêcheur est toujours de détruire,
Ton but à toi ne fut jamais de nuire,
Sauver l'humanité tel est ton seul bonheur!

Toi qui du roi des mers va si souvent descendre
Dans la profondeur du palais,
Vois-tu, si tu pouvais comprendre
A qui furent les os blanchis qui vont auprès
De toi, jouer des castagnettes,
Et quelle est, quelle fut la troupe de squelettes
Qui près de toi semble venir
Pour te bénir,
Toi qui fus leur ancienne amie !
Si tu pouvais savoir, ô Sublime Momie !
Quels héros à grands pas viennent te faire accueil,
Ah ! tes côtes de fer se gonfleraient d'orgueil,
Et des cables brisant follement la courroie
Au milieu de la mer tu bondirais de joie !

Disons :—Honneur au souvenir
De ceux qui délaissant leur ville ou leur village,
Pour le salut de tous avec si grand courage
Si généreusement ont accouru mourir
Sur une si lointaine plage,
Et pour n'avoir sous l'abîme des eaux
Parmi les vagues trémoussantes,
Qu'un repos agité par les lames puissantes,
Au lieu de ce calme repos
Qu'ils eussent trouvé sur la terre
De l'église natale et de son cimetière !
Oh ! quand même notre ancre aurait quelques défauts,
Et ne serait pas si parfaite

Que ne l'espère son poète,
Honorez la toujours,—elle foule les os
D'intrépides soldats, de braves matelots,
Qui pour acheter la victoire
Se sont ensevelis dans ce manteau de gloire
Que berce à chaque instant le lourd roulis des flots !

BURNS.

À UNE ROSE APPORTÉE D'UN SITE PRÈS L'ÉGLISE D'ALLOWAY, DANS AYRESHIRE, EN L'AUTOMNE DE 1822.

Traduit de l'Anglais de FITZ-GREENE HALLECK,
poète américain.

D'ALLOWAY ROSE et sauvage et naïve,
A toi merci ! . . tu redis à mon cœur
De la charmante Doon la gracieuse rive,
Où l'automne dernier m'énivrai de bonheur.

Ainsi que toi—bel enfant d'une épine,
Bien courte fut mon heure de soleil,
Nous avons traversé l'hiver vêtu d'ermine,
Feuilles et fleurs t'ont fui,—mon sort sera pareil.

Car c'est l'arrêt de tout ce qui respire,
Et vivre un jour est le commun destin !
Ainsi que d'Alloway la fleur au doux sourire
Nous n'avons bien souvent aussi qu'un seul matin.

Mais tel destin n'est pas fait pour toi, Barde,
Sur cette fleur qui burina ton nom,
Toi qui pouvais doter la fleur d'une mansarde
L'incrustant dans tes vers d'un immortel renom.

O noble Burns ! ta sublime mémoire
Quand elle emplit la coupe du festin,
D'une Nation dit et la honte et la gloire,
Evoque en même temps et liesse et chagrin.

La gloire ! oh ! oui ! . . mais oublions le reste !
De Burns elle a canonisé l'esprit
L'Angleterre ! . . et chez elle il règne sans conteste,
Oui . . . . Depuis qu'il est mort, le Barde est au zénith !

J'ai vu la chambre aux modestes murailles
Où naquit Burns ;—des deux pauvres époux,
La couche nuptiale était entre deux pailles,
Paille au dessus du lit, aussi paille en dessous.

Et puis j'ai vu la massive structure
Qui dit au ciel l'hommage d'Albion
Au Barde paysan, mais qui fut d'aventure
Gabelou ! lui vivant ! . . . oh ! profanation !

Poète en herbe, oh ! dis à ta pensée
De voltiger auprès de ce tombeau ;
Quand ton matin serait dépourvu de rosée,
Reconnais que le Barde a pouvoir assez beau !

Le noble orgueil qui d'un enfant vulgaire
Fit un enfant du chant, béni de Dieu,
Qui sut dà s'imposer aux Puissants de la terre,
Et dominer le Riche et le Fort en tout lieu.

Mais si pourtant vient la désespérance
Comme un fardeau peser sur ton esprit,
Désespère à toujours ;—ton nom n'aura la chance
Au temple de mémoire un beau jour d'être inscrit.

D'autres ont pris de plus éclatants thèmes
Que ceux de Burns ;—en de plus longs rouleaux
Ils ont développé de plus larges poèmes,
Peut-être de plus purs, de plus saints, de plus beaux!

Et cependant, chers à la renommée,
Parmi les noms échappés à la mort,
Il s'en trouve bien peu dont la mémoire aimée
Comme celui de Burns ait su mater le sort!

A lui du cœur la voix et le langage,
Qui trouve écho de chacun dans le cœur,
Le doux sourire qui s'empreint sur le visage,
Ou le triste penser qui fait jaillir un pleur.

A lui ces flots de suave musique
Qui font vibrer la joie ou le soupir,
De la simple chaumine au vieux castel gothique,
Et dont l'effet magique est de tout ennoblir.

Lequel de nous aux accents de sa lyre
Ne s'est senti rempli d'émoi soudain,
Et n'ait en l'écoutant partagé le délire
Qui brûlant, frémissait du Barde sous la main,

Sur l'océan de l'esprit, dans l'orage
Ou bien le calme, ou le soleil du cœur;
Ou de la Passion dans le vaste naufrage,
Ou bien de la Raison dans la sombre froideur;

Aux champs d'honneur où s'agitent les braves;
Au réfectoire où rit le gai festin;
Dans la salle où la mort fait naître propos graves;
Du trône éblouissant à la chaumière enfin?

Que sans couler suintent de douces larmes,
Et que de vœux surgissent tout pantois,
Quand sont chantés ces chants: "Fiers Ecossais aux armes
Avec Wallace! . . ." ou bien: "Les Vieux Temps d'autrefois!"

Quel espoir pur, quel encens de prière
Inondent l'âme oyant le chant divin
Qui le Samedi Soir monte de sa Chaumière,
Ou des Bords du Logan le murmure argentin.

Et d'Alloway hanté par les sorcières,
Quand, grandiose, il entonne le chant,
Toutes les Passions superbes ou vulgaires,
A son sublime appel ont un accord touchant;

Le monde né de l'Imaginative,
Et notre monde en proie à la douleur,
L'esprit, le sentiment, et la gaité naïve,
Aussi la mort souvent sublime en son horreur.

Burns, quoique fut bien courte sa carrière,
Que le chemin en fut rude morbleu!
Vécut, mourut aussi de façon exemplaire,
Et de corps et d'esprit l'image de son Dieu!

Parmi les maux, les douleurs, les blessures
Que la mort seule à la fin peut guérir,
Traqué par le besoin, le chagrin, les tortures
Que le pauvre connait, et qu'il sait ressentir,

Il sut garder sa noble indépendance,
Un cœur d'acier, et d'honnêtes vertus,
Contre ces gorgés d'or, ces faisceaux d'arrogance
Pataugeant dans le vice et se soûlant d'abus.

Le gros bon sens, l'honneur et la droiture
L'honnêteté, la haine des tyrans,
L'amour inné du droit, le mépris de l'injure,
Le mépris du poltron, de l'esclave et des grands,

Un regard doux, bienveillant et sincère,
Un esprit fort des préjugés vainqueur,
Voilà ce qu'on lisait sur son front mâle, austère,
Voilà ce qu'on trouvait au fin fond de son cœur.



Hommage au Barde !.. à sa parole aimée !..
Au loin jetée, elle enfante des fleurs,
Partout où sous les cieux brille la renommée,
Elle arrache au néant, elle ennoblit les cœurs !

Hommage à l'homme ! à l'entour de sa bière
On pouvait voir toute une Nation,
Ses Braves, ses Beautés, et sa Classe Ouvrière,
Se presser en silence avec componction.

Et maintenant on voit venir encore
Près de sa tombe, et de tous les pays
Attiré par l'éclat de sa lyre sonore,
Un Peuple d'étrangers, tout un Peuple d'amis.

Ainsi l'on va visiter une châsse :
C'est, en effet, plus qu'un sol consacré
Que ce sol précieux, que ce petit espace
Où repose immortel un nom resté sacré.

A tels tombeaux l'on fait pélérinage,
C'est le lieu saint, la Mecque de l'esprit,
Et des vallons de Delphe, ou de plus loin rivage,
Vient chaque homme de cœur, vient chaque homme
érudit.

De beaux Vieillards types de la sagesse,
Des Potentats, et des Prêtres mitrés ;
Des Guerriers valeureux nargue de leur rudesse,
Et les Puissants du jour, les Heureux, les Titrés !

De plus obscurs dont le foyer modeste
N'est échauffé que par un chétif feu,
De par monts et par vaux, oubliant tout le reste,
Bravant les éléments, sont venus en ce lieu.

De Pélerins bien étrange assemblage,
Les uns venus des sables du désert,
D'autres de sols neigeux, ou d'une aride plage,
Et d'autres comme moi de mon pays si vert.*

Tous demandant la suprême liesse
De voir le toit, les champs et les ruisseaux
Que le Barde Ecossais imbiba de tendresse,
Dans ses chants à la fois si touchants et si beaux!

Puis ils s'en vont avec leurs rêveries
De vers la Doon où se mire l'ormeau,
Ou bien visiter Ayr, ou bien Nith, ou Dumfries,
Car du Barde c'est là qu'est assis le tombeau.

Mais du tombeau que leur fait la sculpture?
Dans Robert Burns, le poète du cœur,
Ils viennent honorer l'enfant de la nature
Qui dans ses vers broya le vice adulateur!

---

* Nous donnerons dans "Les Beautés" la traduction d'un fort beau poème de Fitz-Greene Halleck, intitulé: "Alnwick Castle."

RIEN.

Vers adressés au Rev. Lisle Bowles, *par l'Auteur.*

Traduit de l'Anglais de Belsham.

POUR l'objet de mes chants n'implore pas la
Muse, [thuse,
Et laisse en son doux lit sommeiller Aré-
Car Bowles comprenez le bien,
Je serais, parole ! . . une buse,
Si comme le Géorgien
J'allais pour une Muse enfler ma cornemuse
Pour chanter quoi ? . . Pour chanter Rien !
A l'auteur de ces vers prêtez donc votre oreille,
Et de l'ami protégez la merveille !
Le thème ineffleuré, de mes chants le sujet,
Du poète jamais n'augmenta le budget,
Et n'ajouta, je ne trompe personne,
Un seul laurier à sa couronne.

Ces Grecs et ces Romains tant admirés jadis,
De l'Hélicon ont tous à sec laissé la source,
Ils ont su tout chanter ces bardes favoris,
Et d'Apollon ils ont vidé la bourse.
Aux poètes futurs qu'ont-ils laissé pour bien ?
Rien !

Car hormis Rien, tout fut la proie en somme
Des beaux esprits de la Grèce et de Rome !

Quand les féroces Goths, quand ces damnés bandits
Ont fait la guerre à la science,
Ravageant l'Italie, et violant Florence,
A sac, à sang, à feu mettant tout, les maudits !
Qu'échappa-t-il à la vengeance
De ce vilain peuple païen ?
Rien !

Heureux celui qui pour son apanage
Possède pour tout bien
Rien !
Car Rien c'est le trésor du sage.
Aucun souci ne vient troubler ses nuits jamais,
Sans crainte il se met en voyage,
Et n'est suivi d'aucun procès.
L'espoir ne vient non plus lui chanter des sornettes,
Il n'est pas ballotté par des craintes secrètes,
Et lorsque tous ses jours ont coulé sans émois,
Que son avoir n'est bouffi que de dettes,
Dans la paix, le repos, pour la dernière fois
De ses deux yeux il peut refermer les lorgnettes.

Le "*Nil admirari*" seul conduit au bonheur,
Disaient jadis les philosophes ;
De Rien aussi le détenteur
Est certes le plus sage, ou l'oracle est menteur,

L'oracle d'Apollon, le grand faiseur de strophes.
Celui-là qui sait pour tout bien
Rien !
(Vite s'apprend cette science,
Et sans grand effort comme on pense ;)
Oui dà, chaque sot babillard,
Devient par le fait un Socrate ;
Du monde, il est bien vrai, chaque art
A ses hauts et ses bas ; ainsi qu'un acrobate
Monte et descend ; mais le brave chrétien
Dont l'unique savoir est : Rien !
Voit ce beau savoir là prospérer et s'étendre,
Car Rien ne peut Rien désapprendre.
Les Erudits, ceux-là qui, bien tant pis pour eux,
S'escriment à faire des livres,
Sont pauvres comme Job, à peine de leurs vivres
Ont-ils pouvoir jamais gagner ces malheureux
La simple équivalence ;
Mais ceux dont l'unique science
Est de n'en avoir pas, est ce qu'on nomme Rien,
Prospèrent comme gens de bien.
Elle court après Rien notre noble Jeunesse,
Et happe ce savoir avec grand' hardiesse,
Pour briller à la cour, pour briller au sénat,
Dans l'armée, au conseil, dans l'église et l'état.

Cet immortel Newton dont l'admirable vue
S'étendit par delà la nue,
Qui des astres s'en fut ouvrir les cadenas,
Et qui posa son front sur le ciel comme Atlas,

Lui qui s'en fut soulever les doux voiles
Et de la lune et des étoiles,
Vers l'inconnu qui dirigea son vol
Des secrets du Très Haut pour opérer le vol,
Et qui, parcourant chaque sphère,
Y fut chercher l'immortelle lumière
Pour en doter la terre,
Ce qu'il sut, certe il le sut bien ;
Mais de Newton, lumineux météore,
Ici, je suis historien,
Qui surpassa le vaste savoir ? . . . . Rien !
Et qui lui demeura caché ? . . . . Mais Rien encore ! . . . .
Si ce n'est vérité, veux être une pécore ! . .

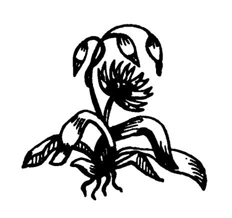
Lorsque dans leur profond creuset,
Cherchant la cause par l'effet,
Travaillent les grands Alchimistes,
Voulant multiplier ces sublimes artistes !
Et que du soir jusqu'au matin
Fatiguant, harcelant l'airain
Enveloppés d'espoir et de fumée,
Par avance escomptant l'or et la renommée,
Gonflés d'attente, et fondant bien en vain
Au milieu de jaunes chimères
Dans le creuset et leur temps et leurs terres,
Quel est leur gain en comptant bien ?
Rien !
Rien excita leurs espérances,
Mais oublia de payer leurs dépenses ;

Et, d'un regard Stoïcien,
Force leur est de voir qu'ils ont donné naissance
A cet être sans consistance
Qui de tout temps s'est nommé Rien !

Rien ! . . ce grand élixir que jadis plus d'un sage
Voulut amadouer afin d'en faire usage
A son profit, pour transmuter en or
Tous les métaux de bas étage,
En dépit de son alliage
N'a pu produire un quelque chose encor !
Et pourtant du matin que la vive lumière
Qu'y a-t-il de plus beau, de plus sublime ? . . Rien !
Qu'y a-t-il de plus doux que la brise légère
Tempérant la chaleur du vent étésien ?
Rien !
Quoi de plus gracieux que la désinvolture
Du printemps, ce magicien
Qui fait sourire et chanter la nature ?
Rien !

Mais je m'apperçois, chose sûre,
Que voulant élever un monument sur Rien,
Je risque fort ne trouver d'aventure
Sur la terre ou sur l'air ou sur mer nul soutien.
Pourtant si bien fondée en fait est la sentence,
" Tout finit par où Tout commence ;"
Ne l'est pas moins celle qui dit que Rien
N'est sans commencement, ni sans fin,—le crois bien.
Par delà l'univers, au delà de l'Espace
Loge tranquillement, et se prélasse—Rien.

Des sphères où se tient, dites-le moi de grâce
Le pivot ? . . . Il se tient sur Rien !
De cette vaste bille
Où de chacun de nous vit l'humaine guenille
Quels sont-ils donc les supports ? . . Rien !
De Rien est surgi ce bas monde,
Et ce qui grouille et vit sur la terre et sur l'onde
Tout est sorti . . . . de Rien !





LES MOINES DE KILCRE,

Poème-Ballade, traduit de l'Anglais par Le Chevalier de Chatelain.

B. M. Pickering, Publisher, Prix 7*s.* 6*d.*

No. 196, Piccadilly. W.

OPINIONS OF THE PRESS.

A LA suite du "David" de Smart, publié par nous, il y a quelques mois, nous avons donné l'opinion de la Presse sur notre traduction des "Moines de Kilcré;" nous enregistrons ici les Revues qui parues depuis le mois d'Août dernier, sont venues à notre connaissance.

—*The Monks of Kilcrea*—(Les Moines de Kilcré. Poème ballade, traduit de l'Anglais by the Chevalier de Chatelain.)

"The greater his practice, the more skilful and ready and truthful his hand—is a remark we are justified in making, after examining the Chevalier's former translations, and comparing therewith the agreeable volume before us. The original is probably known to most of our readers, and the French

rendering of it is very remarkable for a fidelity of form and spirit, which the Chevalier must at times have found it more than usually difficult to preserve. It is a book, too, well adapted to the peculiarities—that is, the peculiar beauties—of the Pickering editions."—*The Athenæum*, September 18th, 1858.

THE BOGWOOD FIRE.

SEVERAL years ago, there appeared in an Irish newspaper the first fitt or canto of a poem, entitled, *The Monks of Kilcrea*. Though short and fragmentary, it excited much notice at the time, both in Ireland and England. A French gentleman, M. le Chevalier de Chatelain, was so struck by the beauty of the poetry that he immediately made a translation of it, and, through the editor of the newspaper, transmitted it to the author, who remained, and still remains, unknown. Afterwards, at long intervals, a second and a third canto saw the light; and notwithstanding several bad rhymes, implying an almost total want of acquaintance with poetry as an art, and a very bad ear besides, displayed so much invention, so much power of imagination, so rich and vivid a fancy, and so deep a sympathy for all that is beautiful in nature, that had the author come before the public in a poetical age, he would have earned for himself a high reputation. But when all the cantos were collected and published by Mr. M'Glashan in Dublin, the volume, to borrow David Hume's celebrated phrase, seems to have fallen still-born from the press.

The French translator of the first canto appears fully determined, however, that our Celtic fellow-countryman shall not be suffered to drop quietly into oblivion. He has therefore made a version of the whole poem, which has just been published. M. de Chatelain is well known as a translator; we ourselves have spoken of his merits more than once—his Gay and Chaucer are popular both in England and on the continent; but nothing he had previously done could have prepared the public for what he has now accomplished in *The Monks of Kilcrea*.

The scene of the poem is laid far back in history, when the house of Lancaster fought its brilliant battles on the continent, and almost broke up the foundations of English society, in order to precipitate half the nation upon France. Ireland, at that time, was a social and political chaos. In its capital, the Saxon reigned predominant; Norman barons possessed castles here and there throughout the land; while large districts, we might almost say provinces, remained in the hands of native chiefs, engaged in perpetual dissensions, and making way, by mutual slaughter, for the triumph of the

common foe. In many parts, the country was little better than a wilderness: the bogs were undrained; rivers were not spanned by bridges; the mountains and glens were densely overgrown with forest; and wild beasts, especially wolves, visited the glimpses of the moon, making night hideous. Monasteries in such an age were not only an advantage, but a necessity. They were created by society because society wanted them; they were to our forefathers what the caravansary is to travellers in the east—places where the way-worn, the houseless, the poor, the wretched, could always find sustenance and shelter. To preserve them from becoming scenes of disorder and bloodshed, they were all converted into places of sanctuary, where an unseen, mysterious power—the power of the Church—watched over host and guest, over monk and pilgrim, and made it criminal, under any circumstances, to break the peace.

Three monks sat by a bogwood fire in the shrine of St. Bridget, in a small chamber commanding the door of the monastery. Without raved the storm; the rain fell in torrents, then ceased suddenly, and the shattered clouds flying before the wind alternately disclosed and concealed the moon. Ever and anon the convent-bell threw forth its music on the night air, as a signal to wayfarers that there was a place of refuge at hand. The light of a lamp and of the blazing fire streamed through the wicket, directing and comforting all who approached. Within sat the three monks with a well-covered table before them, food of a substantial kind, and flagons of foreign wine, to refresh the hungry and exhausted traveller. As the night wore on, the monks nodded at each other, and the golden skirts of dreams began to flutter about their fancies. Suddenly there came a tapping, or rather rapping, at the convent door, which, having been opened by one of the brothers, admitted a man somewhat advanced in life, but of colossal dimensions and fierce aspect. His countenance and bearing, his complexion and light hair, proved him to be a Saxon, even before his language had revealed the fact. It was evident that he cared little among the men of what race he might find himself; his iron frame and ready hand, familiar with the sword-hilt, rendered him, in his own estimation, the master everywhere of his destiny. He accepted, with rough courtesy, the hospitality of the monastery, and was engaged in expressing his thanks, when another knock was heard at the wicket, and a second stranger, a smirking Gleeman, came, bowing, towards the good things on the board. But the circle of that night's guests was not yet complete: a third knock, loud and imperative, was heard, and one of the gentle brothers soon led in a new-comer, a Celtic outlaw, tall and strong, with a fell of black hair tinged with gray. He glared like a wolf upon the Saxon; but remembering where

he was, took the proffered wine-cup, and having drained it to the bottom, sat down quietly by the blazing fire.

Unfortunately, both poets and prose writers, when they desire to find a pretext for relating a certain number of stories, appear to be extremely limited in the choice of a plan. Boccaccio has thrown together a number of persons who have fled from a great city to escape the plague; Chaucer, with superior ingenuity, marshals a number of pilgrims proceeding towards Canterbury, and makes them tell stories at the suggestion of a jolly host, to lessen the tedium of the way; but the author of the *Arabian Nights*, most artistic of all, contrives a situation in which the story-teller exercises her genius for the preservation of her own life. When you have laid down these three platforms, it seems easy to perceive that all future relaters of stories must adopt some scheme bearing a resemblance more or less striking to one of them. The author of *The Monks of Kilcrea* has been as felicitous in his conceptions as any among the thousand and one imitators of *The Thousand and One Nights*. The monks sitting before the bogwood fire, having long ago exhausted all topics of conversation among themselves, and not knowing exactly how to entertain the strangers, hit upon the bright idea of making the latter at once amuse each other and them; they invite them to describe their adventures, and explain by what chance they were conducted on that wild and stormy night to St. Bridget's shrine.

Who does not know that the bare skeleton of a man, stripped of all its muscles and integuments, is as well calculated to give you an idea of that man's form and features, as the outline of a story to present a true conception of the manner in which that story has been narrated by its inventor? When the business is not only to abridge but to translate poetry into prose, the difficulty of the task is more than doubled. The poet is a magician whose pencil, dipped in all the colours of the rainbow, paints rather than tells his story. He floods your fancy with imagery; he agitates your breast, he stirs your deepest passions and emotions, and thus, if need be, conceals from you the improbabilities or imperfections of his tale. When prose undertakes to deal with the same events and incidents, it immediately perceives the necessity of creating a consistent whole, of accounting for what it relates, of being reasonable, and at times even philosophical. We find ourselves in the midst of these difficulties at the present moment. The bogwood fire is burning brightly before us; the three monks, with cowls drawn forward over their faces, as if to keep out the night air, are distributing the pastry and pouring out the red wine; the Saxon, the Gleeman, and the Rapparee, already exhilarated, are beginning to entertain less objection to each other's company.

Accordingly, when the request is made by the monks, the Saxon, as the first guest, breaks abruptly into the history of his life.

The Celtic poet, who had obviously never been in Kent, yet selects that beautiful country to be the scene of his first narrative. The hero, a stout yeoman, is left in early youth master of his own fortunes, with a lovely sister to watch over, and property more than sufficient for the wants of both. Of course, Alice had a lover, because no poem, written in whatever age, or laid in whatever scene, is thought complete without one. Poetry is the ark in this respect—all animals enter it in pairs. Well, the Saxon's sister, Alice, had a lover, a youth of noble lineage, handsome, wealthy, and besides—which was rare in those days—a scholar. Through some perversity of nature, jealousy of his rank, or, still more, of his superiority in knowledge, and all gentlemanly acquirements, the brother hated this youth; and one day, while heated with wine, meeting him accidentally in a wood, he attacked, and would have slain him. Fortune, which is not always unjust, punished the aggressor, who appeared in the combat to be mortally wounded. The lover fled, and was never more heard of; and Alice, whilst she nursed her brother with the deepest solicitude and affection, still mourned secretly for him who had won her heart. The wounded man recovered, the sister died. Remorse then came upon the Saxon, who felt that by the sword of another he had slain the only one that had remained to him of his kindred.

A few words suffice my tale to close,
And those shall now be briefly spoken:
In Hepton Church a snow-white rose
Above a green grave drooping grows,
Where sleeps at length a young heart broken.
There Alice lies, her gentle breast
And wounded spirit both at rest.
I left that place.

King Henry V., just then engaged in the preliminaries to Agincourt, the Saxon, having wasted all his fortune, joined the hero's forces, and enjoyed the excitement of the French war. Performing some act of distinguished bravery, a nobleman in Henry's army, whose retainer he had become, bestowed on him lands in Ireland. On the night when the three monks sat by the bogwood fire, he had been proceeding on some affair of importance to Cork.

'Twas evening when I left Macroom,
And when I reached steep Carrig's ford,
Night had flung o'er it all its gloom,
And the fierce waters rushed and roared.

As if a torrent through them poured.
Though white the foam that swept along,
The river deep, the current strong,
I little cared for foam or tide
When there was need for speed to ride,
And spurred my horse in careless mood
To cross that rough and swollen flood;
And so, despite both start and shiver,
I dashed him reckless at the river.
With drooping head and quivering flank,
In wild dismay twice back he shrank;
But still, with spur, and voice, and rein,
I wheeled him to its brink again;
And rearing madly, with wild bound,
He plunged amid the waters round,
And swam, right through the hissing strife
Of wind and wave, the stream, for life.
Short was the struggle; like to foes,
Across our course the billows rose.
In vain I strove to stem their wrath,
Or onwards hold my fearful path—
Like floating foam, as if in play,
They swept us down the stream away,
Till, striking 'gainst a rock, my horse
Sunk in their depths, and I was left
Buffeting the dark rushing tide,
Almost of sense and strength bereft.

Here the poet enters into a speculation on the pleasures of drowning. But our Saxon friend had so much upon his conscience that he could not enjoy the dreamy pleasure of entering Nibban by water. He struggled desperately, and prayed to his sister as to a saint, for he was a good Catholic, conjuring her to come to his aid. She came—but her appearance we must describe in the poet's own language:

'Twas at the moment when, as lost,
My hands to heaven I frantic tossed,
Then wildly in my heart I prayed,
Or called on Alice to my aid;
And instant through the gloom of night
Flashed on the waves a sudden light,
And on the dark and rushing flood
The sainted spirit by me stood.
Ay, start—I saw her, by Saint John,
As plainly as I see ye now,
And light around about her shone,
Like glory from our Ladye's brow!
And at her presence instant died
The howl of wind and hiss of tide;

And soon, I know not in what way,
Upon the bank I panting lay,
As if her saving hand had bore
Safe through the waters to the shore:
Yet when I raised my reeling head
To hail and bless her, she was fled!
And 'mid the gloom that round me fell,
'Twas then I heard a distant bell:
And weak and faint, I tottered on,
Through bog and brake, until I won
Your abbey gate. My tale is done.

The conclusion of the Saxon's tale provides for the reader an unexpected and somewhat startling pleasure. From before the bogwood fire one of the monks rises, throws back his cowl, and reveals himself to the astonished traveller as the lover of Alice and his former foe. The hands that never met in friendship before were clasped firmly now; while the monk, with deep delight, sank on Walter's breast, returning thanks to Heaven that he had not been a murderer. This incident is managed by the poet with singular skill and tenderness. To complete the picture, the spirit of Alice floats into the chamber, and sheds a benign influence on the souls of the reconciled foes.

When this tale is ended, the Gleeman is invited to contribute his share to the night's entertainment. Our author does not soar high in search of his characters. The Gleeman has been a tapster in Dublin, where he has learned tales and legends without end. By way of preface to his narrative, he sketches slightly his own life, and supplies an explanation of his roguish air, with the expression of reckless daring which lurks in his countenance. His tale begins in a highly original and striking manner; the characters are admirably contrasted, and their peculiarities brought out with extraordinary felicity; the gorgeous scenery of Ireland in the darkest and wildest period of its history, is likewise spread out before the fancy with masterly power. No landscape-painter could equal in composition or colouring the poet's vivid delineations. Mountains, glens, cataracts, lakes, castles frowning in feudal grandeur from all but inaccessible cliffs, sweep in bewildering panorama before the mind's eye, now enveloped in mist, and now bathed in golden sunshine. Unluckily for our appreciation of the story, the machinery of the fairy system is introduced. This is a grave error in a poet of the nineteenth century. However beautiful they may have been, the fairies have now vanished from the face of the earth, and that, too, more completely than oreads, dryads, or naiads. Of this the reader becomes convinced when, in the Gleeman's story, he passes from the real to the supernatural. Up to

that fatal point of transition, his interest is kept painfully alive; he sympathises with the lovers, he detests the tyrant, he is even reconciled by the warmth and hurry of his feelings to the sounds of celestial music which burst from time to time over the enchanted glen. But then suddenly, like a torch in a stormy night, the inspiration is extinguished, and we drag ourselves languidly on to the indefinite conclusion.

When we escape from the fairies and the Gleeman together, the Rapparee claims our attention. He is a true Celtic hero, loving solitude, building up half his life out of dreams; now perching with the eagle amid the pinnacles of some far-off mountain, and now rushing with savage joy to engage in deadly conflict with hostile clans. From the very dawn of his life, the Rapparee was hemmed round by a circle of misfortunes; and, worst of all, when he imagined himself to have found a sweet balm for all his hurts, he discovered that what he had mistaken for balm, was in truth the most deadly poison. The woman upon whom he had staked his life's happiness became false to him, and her falsehood led to wretchedness, madness, death. What remained to him in this world concentrated itself in the desire of vengeance. In conjunction with others, hé stormed and gave up to the flames the stronghold of his enemy, through whom, in the midst of the conflagration, he again and again thrust his vindictive weapon. When revenge had thus been gratified, the triumph of victory began immediately to give way to feelings of remorse. He wished he had not killed him, and in closing his tale he reiterated his conviction that now, as age came on, he should have been almost happy, were it not that he had blood upon his hands. 'Be happy, then,' exclaimed one of the monks, 'for the miserable man who was your enemy did not die by your hands. In this form—wasted by penitence—you behold that wicked and proud man, whom you, I see, have forgiven, and whom may God also assoil!'

This termination is almost identical with that of the Saxon's tale, and therefore objectionable. Both in themselves are good, but they should not have been found in the same volume. The French translation of this poem is extremely graceful and charming. It makes Ireland look like a mountainous fragment of France, with rivers, lakes, glens, precipices, far more picturesque and beautiful than any ever beheld in that country. Such is the illusion, the spell created by language.—*Chambers's Journal*, October 30th, 1858.

CHISWICK PRESS:—C. WHITTINGHAM, TOOKS COURT,
CHANCERY LANE.



